

U d'of OTTAWA

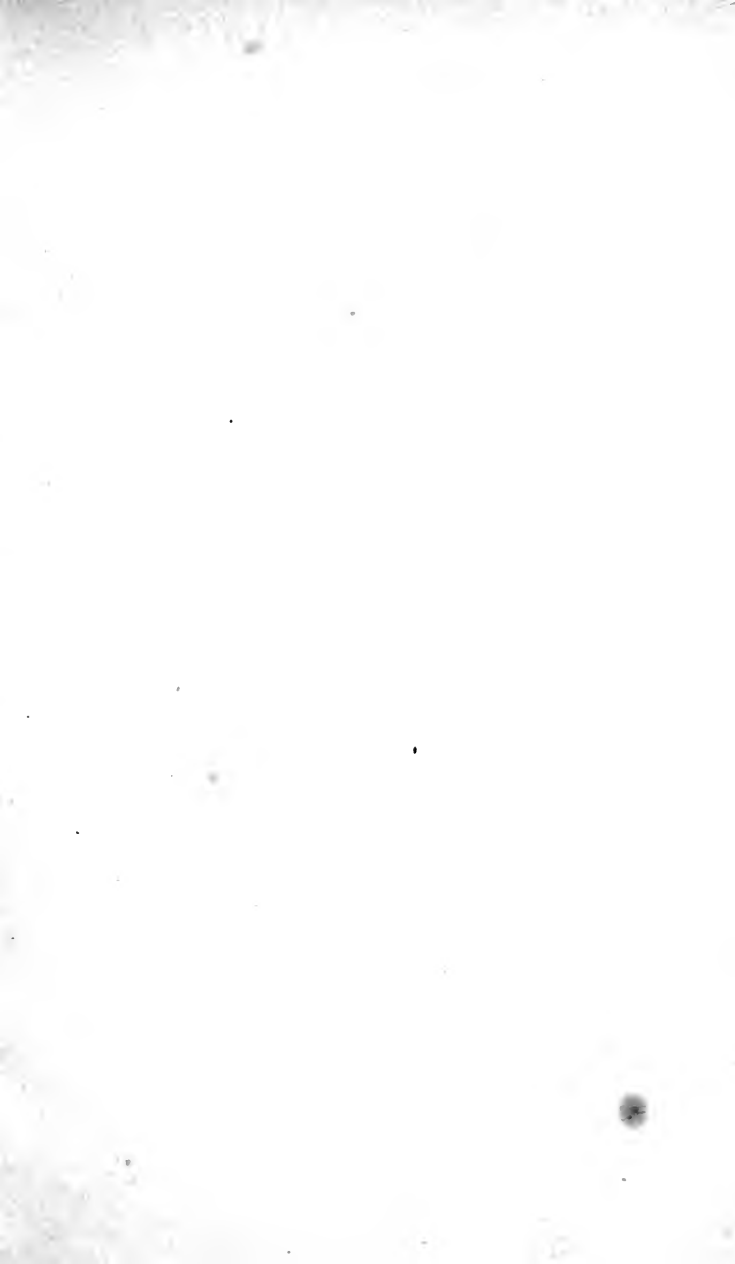


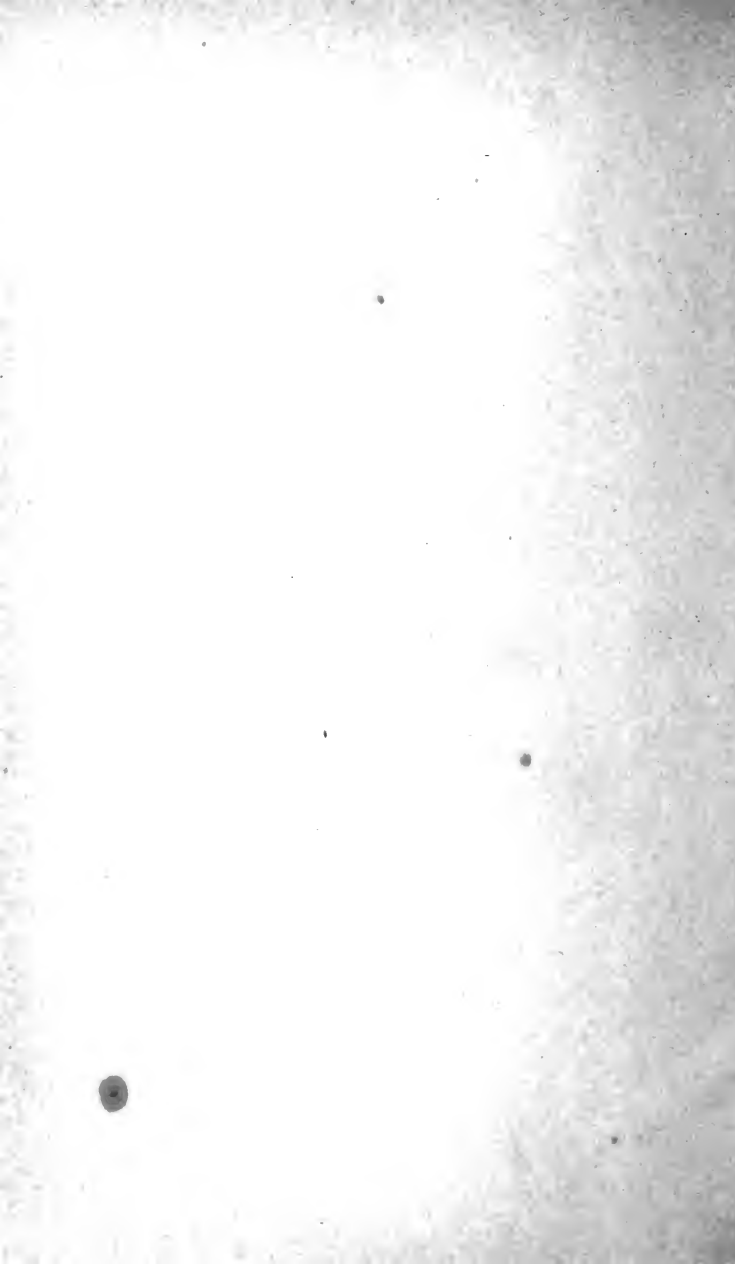
39003002560927





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





# OEuvres complètes

DE

ADOLPHE RETTÉ

---

POÉSIE

I

---

*Cloches dans la nuit — Une belle Dame passa*

DU MÊME AUTEUR :

---

THULÉ DES BRUMES, *légende en prose.*

L'ARCHIPEL EN FLEURS, *vers.*

SIMILITUDES, *drame en prose.*

LA FORÊT BRUISSANTE, *vers.*

PROMENADES SUBVERSIVES, *prose.*

ASPECTS, *critique littéraire et sociale.*

CAMPAGNE PREMIÈRE, *vers.*

SOUS PRESSE :

ŒUVRES COMPLÈTES, II : (*L'Aventure sensuelle*) *Rapports sexuels, Passantes, Paradoxe sur l'Amour, Trois dialogues nocturnes, Un Assassin.*

XIII IDYLLES DIABOLIQUES, *prose.*

EN PRÉPARATION :

LA SEULE NUIT, *légende moderne en prose.*

LES BLESSÉS, *drame en vers.*

---

Droits de publication et de traduction expressément réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.



MAI 2 1973

# OEuvres complètes

DE

## ADOLPHE RETTÉ

POÉSIE

I

*Cloches dans la nuit — Une belle Dame passa*

1887 — 1892

Frontispice par LEO GAUSSON



PARIS

*BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE*

SOCIÉTÉ ANONYME LA PLUME

31, rue Bonaparte. 31

—  
1898



*Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires sur papier de hollande, tous paraphés par l'Editeur.*

N<sup>o</sup> .....

PQ

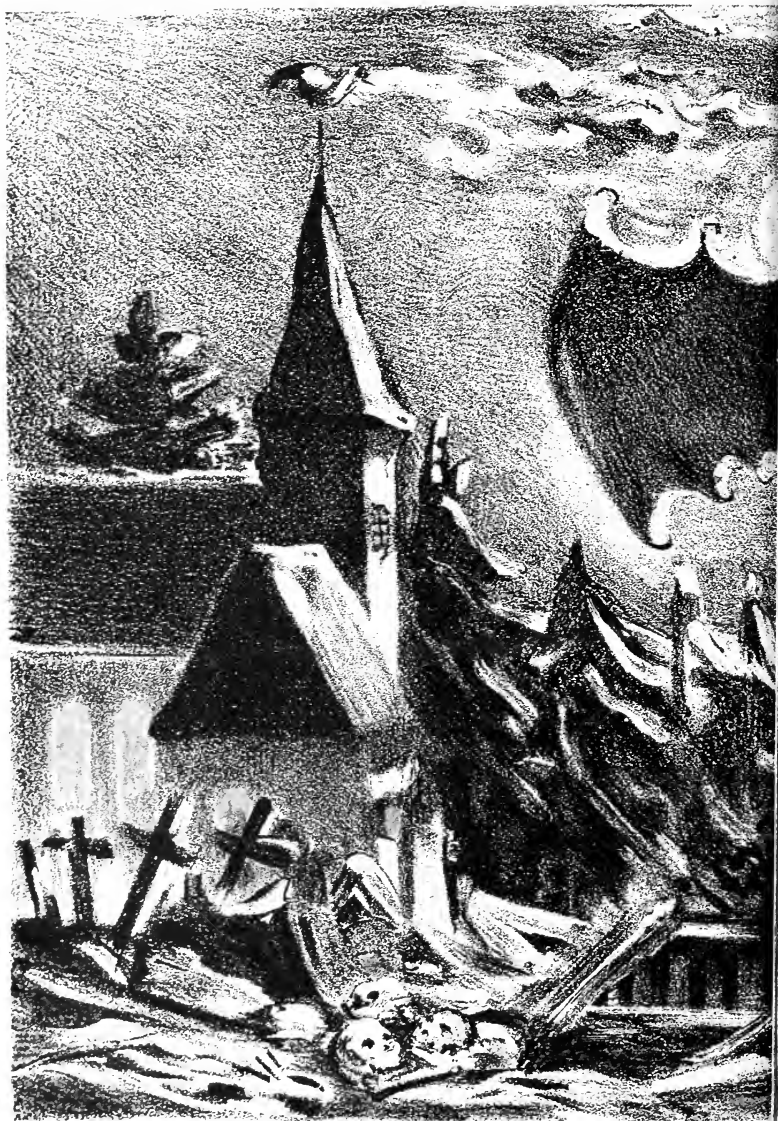
2386

- R5

1898

V. 1









Cloches dans la Nuit





## Apologue



*Au printemps de cette année, un peu las de mon travail claustral durant les mois de froidure, je résolus de faire un petit voyage en Arcadie, pour y rendre visite à Jacques Simple. Connaissant tous les détours de la route qui mène dans ce beau pays, j'arrivai assez vite au village où mon ami a fixé sa résidence. Le soleil, presque à l'horizon, à deminoyé dans de fines brumes mauves, teignait de rose les haies d'aubépines blanches ; un vent frais, tout parfumé de l'odeur des giroflées, taquinait les jeunes pousses des arbres. C'était l'époque où les grappes des lilas commencent à fleurir et où les feuilles de marronniers, encore luisantes de gomme, se détirent gauchement au bout des branches, comme des mains barbouillées d'enfants sauvages. Les portes des maisons étaient ouvertes : on entendait les ménagères jacasser, et l'odeur de la soupe du soir venait chatouiller les narines du passant affamé. Parmi des tintements clairs de grelots et de chaînes, des attelages, rentrant du labour, passaient sur la route et ne manquaient pas d'effaroucher les poules furcteuses et les pigeons aux ailes traînantes qui picoraient le crottin.*

*La bêche d'or sur l'épaule, les ruraux quittaient les champs. On entendait au loin des moutons bêler et des chiens aboyer joyeusement. Et la campagne était toute souriante.*

*Je trouvai Jacques Simple dans son jardin. Il venait de semer une planche de haricots et il se reposait, assis par terre, en cueillant, autour de lui, des violettes. Au bruit de mes pas, il leva la tête, me reconnut et vint à moi aussitôt, la main tendue, avec un bon rire d'accueil aux lèvres.*

*« C'est toi ! me dit-il, je ne t'attendais guère aujourd'hui. Mais cela ne fait rien : nous allons souper tout à l'heure.... Et, si tu veux, après le repas, tu nous raconteras les nouvelles du pays des Ténèbres.*

*— Elles sont tristes, répondis-je. Nos frères de là-bas sont toujours avides, envieux et féroces ; ils ont toujours des dieux et des maîtres ; plus que jamais, ils se déchirent pour la possession de cet or dont vous autres, plus sages, vous avez fait des pelles, des socs de charrue et des fourches à fumier. »*

*La figure de Jacques s'assombrit. Il eut un geste navré. Craignant de l'attrister davantage, je repris : « J'ai publié le récit de tes aventures à travers la Forêt du mensonge et de la douleur.*

*— Ah ! bon, répondit Jacques. Et ceux de la ville obscure, que pensent-ils de ce livre ?*

*— Mais.... des choses diverses. Les littérateurs, en général, n'y ont guère vu qu'une fiction faiblement pensée et négligemment rédigée. Plusieurs même ont affirmé que c'était « de la politique. » A ce titre, ils ont ajouté que cela ne les intéressait guère. D'autres*

*s'en sont délectés comme ils auraient fait d'un joli conte de fées. Quant aux personnes qui ne font pas profession de littérature, je dois reconnaître qu'elles vous aiment : toi, Madeleine et Pierre le Réprouvé. Quelques-uns, enfin, ont trouvé, dans votre histoire, matière à réflexions.... C'est l'essentiel.*

— *Oui, dit Jacques, c'est, en effet, l'essentiel. — N'en parlons plus.... D'ailleurs, tu dois être fatigué et tu as, sans doute, besoin de te restaurer. Rentrons donc.*

*Du seul de la maison, Madeleine, entourée d'enfants rieurs, nous faisait signe. Nous l'abordâmes et ce fut avec plaisir que je humai, en l'embrassant sur les deux joues, l'arome de roses et de moissons mûres qui flottait autour d'elle. Jacques lui donna ses violettes et nous prîmes tous place à table.*

*Après le souper, je dis à Jacques : « Si je suis venu te trouver, c'est d'abord pour rafraîchir un peu, au contact de ton bonheur, mon âme corrodée par l'âcre malice des insensés qui peuplent la cité dolente. Puis je voudrais te demander si lorsque tu combattais dans la Forêt, tu n'as pas subi d'autres épreuves, en outre de celles que j'ai déjà racontées.*

— *Sans doute, répondit Jacques, ces épreuves furent même effroyables ; mais comme elles s'excrçaient exclusivement sur mon être intérieur et que, d'autre part, elles étaient fort confuses, je n'ai pas cru devoir les mentionner longuement dans le récit que je te fis.... D'ailleurs, tu les connais — tu les comparas jadis à des bruits de cloches fébriles dans une nuit sans étoiles.*

— *Aujourd'hui que tu connais la beauté de vivre,*

*repris-je, j'ai pensé qu'il serait peut-être instructif de les narrer de nouveau à ceux qui prisent tes aventures afin qu'ils sachent toutes les souffrances que tu subis pour la conquête de toi-même. »*

*Jacques garda le silence un moment : ses yeux brillaient ; ses lèvres tremblaient un peu — et il me sembla qu'il hésitait à me répondre.*

*« Crains-tu qu'on ne te comprenne pas ?*

*Il secoua négativement la tête : « Ce n'est pas cela qui me préoccupe, dit-il, je crains seulement qu'on ne saisisse pas la profonde sincérité des plaintes que m'arrachait mon tourment. Tu sais qu'il y eut des jours où toute foi dans l'Idéal que j'avais conçu m'abandonnait. Alors j'étais en proie non seulement au souvenir des joies fausses auxquelles je m'étais livré dans la ville d'iniquité, mais encore j'avais des visions horribles qui déformaient le réel autour de moi et qui me rendaient méchant à l'égard des bannis rencontrés dans la Forêt. Sans espoir, je cherchais à les désespérer aussi : je leur prêchais la haine de l'effort et l'amour du néant — et j'aurais voulu voir leur sang couler de blessures pareilles aux miennes. Voilà ce qu'il faudrait expliquer pour qu'on puisse saisir le sens des images tumultueuses et si vagues qui traduisaient la tempête où se débattait mon esprit tandis que je me sentais tellement seul.*

*— Je le dirai, affirmai-je, mais précise un peu la façon dont ce drame se jouait en toi.*

*— Je perdais la notion du temps. Tandis qu'étendu tout haletant sur la mousse, je croyais entendre rouler de mornes glas qui annonçaient toujours la même*

heure, je me sentais comme ballotté par le flux et le reflux d'une mer orageuse et je voyais flotter devant moi des villes lugubres pleines de mendiants obscènes, des sphynx plus redoutables et plus ironiques que celui dont j'avais coupé la tête, des rois parmi des orgies et des magiciens railleurs. Et tous me prédisaient le Néant et la Désespérance. Puis la Forêt suscitait de nouvelles illusions et mes luttes de la journée recommençaient contre tous ces prestiges. Alors je parlais et toutes mes rancœurs et tout mon effroi s'envolaient de ma bouche en strophes désordonnées. Je ne pouvais que crier mon tourment sans parvenir à écarter les apparences qui m'obsédaient. Mais toutes ces choses, je ne les percevais point par mes sens, mais bien par une sorte d'intuition qui m'obligeait à suivre au plus profond de mon être le déroulement de mes visions et de mes doutes.... Si tu crois que l'exposé de ces conflits entre un passé sinistre et les jeunes forces de l'avenir qui combattaient en moi pour la lumière peut rappeler à quelques-uns des vicissitudes analogues, livre donc, une fois de plus aux souffles embrasés qui règnent sur la cité dolente les feuillets où tu no'as les cris de mon âme en détresse.

— Je le ferai, lui dis-je, car parmi les jeunes hommes, il n'en est pas un seul qui, se cherchant malgré les faux mages, n'ait subi des crises semblables aux tiennes. Puisque tu t'es sauvé, puisque tu aimes aujourd'hui la vie formidable et magnifique, tu dois raconter intégralement toutes les formes par lesquelles tu passas avant de naître à cet amour. »

Jacques m'a approuvé. — Nous sommes allés nous asseoir sur le pas de la porte.... Le croissant de la lune

montait doucement dans le ciel très pur ; le vent était tombé ; les étoiles scintillaient comme des yeux paisibles ; l'odeur des aubépines, toutes neigeuses dans la pénombre, se diffusait jusqu'à nous. Et dans les arbres trempés d'argent fluide, nous avons entendu préluder les rossignols. Puis Madeleine est venue nous rejoindre avec son dernier-né dans les bras. Dégrafant son corsage, elle a mis aux lèvres de l'enfant son beau sein gonflé de lait. Et Jacques et moi, tout attendris devant la Mère superbe, tressaillants sous les regards des étoiles, nous nous sommes embrassés sans rien dire.....

*Le lendemain je suis retourné à la ville.*

*Les vers qui suivent racontent donc la solitude hantée de Jacques Simple avant sa libération. Pour en préciser la confuse douleur, j'ai supprimé deux ou trois poèmes qui faisaient double emploi, j'ai changé quelques mots impropres et j'ai rétabli la ponctuation qu'une erreur produite par les sophismes de l'homme à « l'Aurore gourde » et au « Cher ennui ! » m'avait fait omettre lorsque je publiai ce livre, Cloches dans la Nuit, pour la première fois.*

ADOLPHE RETTÉ.

Guermantes, Mai 1897.

## Motifs

*L*as de ses vains efforts, frémissant d'accepter  
Et son rêve illusoire et la douleur réelle  
Le Vivre a-t-il enfin assez battu de l'aile ?  
Et le martyr clos qu'il se doit d'affronter  
La loi sera moins dure ? —

*O vieil aigle rebelle*

*Souffre stoïquement l'outrage coutumier,  
Car l'Œuvre est en latence et son souffle vivace  
De l'Être et ses rancœurs saura bien t'arracher :  
Déjà les chants prochains fulgurent aux espaces —  
Des cloches turbulent dans le Noir.*

*Mais ce cercle banal de nos vieux horizons,  
Ces cœurs, coches poussifs et qui roulent à vide,  
Voyage pérennel autour de la prison :  
Ah ! sur quel infini fixer nos yeux avides ?  
En la coupe de Nuit tu noîras ta raison,  
En la coupe tendue à tes lèvres avides —*

*La Nuit dont ta folie avère les poisons  
Rénovera le sang de tes veines arides —  
L'Infini ? glas menteur pour ta fruste oraison —  
Des cloches turbulent dans le Noir.*

*Des rites abolis notre fardeau s'allège :  
Spectres vaincus, Eden sonore où nous goûtons  
Le tremblé de la note et son lent sortilège,  
Chœurs de blancs cygnes, purs encensoirs — écoutons  
Ces appels à des frères vaguant par les routes....  
O voix d'or et d'airain et qui clangorez toutes —  
Des cloches turbulent dans le Noir.*

*Cependant l'ombre est là, l'ombre d'âme première  
Se lève aux tourbillons de la fête et ses yeux  
Disent le Néant vrai des âmes printanières :  
L'idole, en rancune d'amour, de nos faux dieux  
Nous prodigue ses froids baisers paralysants...  
Qu'importe, nous boirons à la coupe nocturne,  
Ses sanglots et ses pleurs nous seront plus grisants...  
Mais ô Nuit les notes coulent si mortes de ton urne —  
Des cloches turbulent dans le Noir !*



Sillages



*L'automne et la nuit et la pluie  
— Volez noirs souffles par l'espace —  
Et la froide plaine où trépassa  
D'irremédiable agonie  
La ville de ruines et d'impasses.*

*Oh si vieille (en bâtisses neuves)  
Et si penchante au bord d'abîmes,  
Si prostrée, elle pleure en veuve  
A cause de l'exil des cîmes.*

*Des noyés vont flottant au fleuve.*

*Ville exilée il ne sera d'étoiles  
Le lourd plafond de ton ciel  
Reste terne,  
Reste automnale et vouée aux lanternes  
De tes songes fumeux et sous tes voiles  
De pluie, de nuit, sois veuve et solitaire :*

*Ta plainte tu l'encloras de mystère  
Car il n'est plus d'églises où la taire —  
Larmes au ciel larmes aussi sur terre.*

*Par les rues, par les places en torpeur,  
Tel éternel mendiant pour son cœur  
Rôde et s'entête aux sourds marteaux des portes :  
« Ouvrez, ouvrez, c'est un printemps, j'apporte  
Ma grande faim de l'amer pain d'amour ;  
Le froid enroue ma chanson dans vos cours,  
Ouvrez ! mon cœur défaillant veut renaître. »*

*Mais les magiciennes aux fenêtres :  
« Non, le bissac de ton cœur est troué,  
Va-t'en plus loin nous t'avons trop donné. »*

*Les girouettes sur les toits  
Ricanent toutes à la fois.*

*Monuments aux reflets d'or de défunts étés,  
Ce sont les palais de Savoir et les portiques  
Du Dire, et raides, des parvis d'autorité,  
S'érigent les mages aux faces identiques,  
La certitude aux miroirs pâles de leurs yeux...  
Cœur en détresse, le men'liant anxieux  
Clame : « Faites vous pas l'aumône de l'Idée ? »*

« C'est ici son tombeau nous l'avons embaumée. »

*Les lanternes se balancent  
En dix mille absurdes danses.  
Seule et si seule la ville s'esseule  
Au frôlis des pas de vagues passants,  
Ombres qui se traînent lentes et veules  
Aux accords mouillés du vent vagissant —*

« O flambeaux éteints d'une vie entière ! »

*Le répons des voix chantonne aux gouttières  
Et goutte à goutte filtre tristement :*

« *Tais-toi, nous sommes morts et dès longtemps.* »

*Les girouettes dans la brume  
Toutes droites se profilent  
Et les lanternes, qui fument,  
Valsent, valsent dans la brume,  
Un cortège file et défile  
Aux lointains troubles de la brume.*

*Le mendiant s'éternise en la ville hostile ;  
Ses sanglots universels grelottent dans la brume —  
C'est la ville de pluie, c'est la ville de nuit,  
La lugubre cité si croulante à l'automne,  
Des cloches en cadence, et, par les rues d'ennui,  
Un morne défilé de cercueils monotones....  
Suis-les donc à jamais spectre frustré d'espoir,  
Nocturne vagabond furtif et qu'on renie :  
Va, sombre dans la nuit et la pluie infinie,  
Puisque tu voudrais croire et que tu voudrais voir  
— Etrange destin de ta vieille âme honteuse  
Et, destin, tes pas lourds, et la cité brumeuse —  
Erre seul à jamais par le Vide et le Noir  
A jamais à jamais par le Vide et le Noir....*

**B**AILLE la haute salle et ses portes funèbres,  
 s'esseule et sombre, en les tentures de ténèbres,  
 la haute salle, âme inerte du navré manoir  
 identique

et l'Être est unanime en sa veillée  
 vers Rien, tandis que l'amie — par les houles du noir —  
 discord battant des temps et des cloches fêlées,  
 l'horloge égoutte l'heure tôt éparpillée,  
 vacille ainsi flamme vaguante et va disant :  
 « — Lentement la Nuit s'éploie en pleurs d'étoiles, largement — »

L'espace et l'ombre, ailes de Nuit, bruits familiers :  
 soit le vol confus de quelque songe étrange,  
 soit d'un réel ces reflets dansants du foyer  
 aux spires d'or des murs — tels ils dérangent  
 le tiède apaisement d'un qui veut s'ignorer.

Ah frisson d'inconnu si le rêve prend corps :  
vitrail magique où de vieux saints branlent la tête,  
cris de victime en la plainte des cors,  
le vent d'hiver... et sa chanson s'arrête  
au refrain douloureux qu'il ne dira jamais ;  
d'autres : — volez essaims sibyllins et muets,  
rythmes défunts pour avoir trop sonné les cycles éphémères,  
(l'Être a connu ses folles concordances) —  
mais voici que le vaste des tentures s'éclaire —  
soit reflet dans les ors qui miroite et qui danse  
soit le désir spectral d'une âme envolée

*toute, c'est là Chimère.*

Sévèrement l'horloge va son long voyage et dit :  
« — l'heure s'efflue en flocons étoilés dans la Nuit — »

*C'est la Chimère* : elle fulgure  
floraison de soudaine aurore,  
Affirmant l'investiture  
de dieux omnicoles  
Elle dit : « donne-moi ton rêve blessé,  
saignant de l'étreinte des espoirs caressés,  
et dis-moi ton rêve à venir, je l'emporte  
hors de ce manoir sourd dont je brise les portes »



l'Être enfiévré de sa parole répond :  
Je veux la femme, gloire de la chair — sa forme  
jè la veux nue et qu'elle vole  
parmi les cloches et leurs tumultes énormes »

Appel vain il est seul —  
le vent aux vitres se désole.  
Portes closes, salle inerte, et, la Chimère évanouie,  
Un souffle de tombe passe  
et quel est ce démon enfui  
vers l'horreur des couloirs où il ricane à petit bruit ?

L'espace et l'ombre processionnent aux gouffres de la Nuit ;  
froid silence — puis des pas se perdent plus lointains dans la Nuit.

Hélas ! ce n'est plus la Chimère — peu à peu le foyer s'endort,  
derniers reflets agonisants lovés au lacis des ors —  
ah ! non plus elle — voici l'ennui séculaire,  
nimbe obstiné que le rêve maudit.

sonorante voix monotone, l'horloge dit et redit :  
« — faible et calme l'heure stagne en solitude lunaire — »

L'Être vague par la salle enténébrée  
 et sa fatigue et la haine de son présent  
 vaguent par les houles du Noir et ses âmes restent ancrées  
 au rivage désert d'un aride présent.

L'espace et l'ombre gisent ailes de nuit qui l'effleurent.

Mais lui craintif à cause des ors figés et de l'aiguille à la même heure  
 « ce morbide reflet ne peut-on qu'il se meure ?  
 si l'horloge a menti, son éclat n'est qu'un leurre. »

Clame voix des morts, clame une âme est en partance  
 pour les récifs des océans de navrance  
 clame les naufrages —

Mais toi, reste luisance :

cercle chimérique immuable aux tentures,  
 cercle bannisseur des instants d'aventures,  
 dérision et torture.

L'espace et l'ombre gisent, épaves de Nul infini. —  
 Et la vieille amie d'illusion, l'horloge  
 compte tomber, tomber si pâlement les larmes de la Nuit.



L'ESPRIT dit :

« Abandonne le théâtre autolâtre :  
 Où ta lampe fumeuse a cessé de luire ;  
 Tisonne un peu ta mémoire, c'est l'âtre  
 D'où la sagesse jaillira que tu désires. —  
 Folie l'épreuve et le voyage aux éléments :  
 Cherche un symbole d'étincelles vagabondes,  
 Mais reste où s'irisent les flammes et leurs mondes,  
     Ah ! reste au foyer de prudence :  
 Dehors il pleut la brume est froide, la Nuit dense. »

L'Être répond :

Des âmes gyrent parmi la fumée,  
 Mon âme avec elles s'échappe de la cheminée,  
 Et ces crépitements d'étincelles ailées,  
 C'est leur appel et leur plainte.  
 Dehors, sœur apeurée au coin du feu,  
 Si pour toi l'automne souffle et bruine, pour moi, sauve de tes craintes,

---

Le crépuscule magnifie un grand ciel bleu  
Dehors c'est l'été, c'est la joie et la forêt vivante,  
Des oracles dodoniens aux feuillages chanteurs —  
Je m'y griserai d'apparences caressantes  
Et d'un rêve conscient je t'apporterai les fleurs. »

**P**ar l'or froidi d'un beau soir éphémère,  
Il va, chagrin de sa fausse science,  
Et mène paître aux bois de conscience  
Le noir troupeau de ses vieilles chimères.

Les sentiers sont perdus des douces clairières  
Où vivre en l'innocence et la candeur des cygnes  
Et les arbres pensifs et les ronces et les pierres  
Le regardent passer si las et lui font signe :  
« Arrête ! c'est ici la forêt des hantises,  
Entré, tu ne pourrais retourner sur tes pas ;  
Tes morts y reviennent, spectres qui s'éternisent  
En ton cœur — et ton cœur ne les connaîtra pas. »

Mais lui, sourd à la voix fraternelle des choses,  
Épris de la candeur des cygnes innocents,

Baigné dans l'odeur des lys innocents,  
Il se cherche sous les ramures moroses  
Et guide aux profondeurs ses chimères bruissantes.

Cependant que la ville d'Être, sa prison  
Naguère, se tasse et se tait indifférente  
Dans la pourpre et dans l'or du soir à l'horizon.

Il chante :

« Je quitte la cité qu'encombre  
La foule pour chercher les cygnes et les lys  
Mais je sors mal réveillé du sépulcre d'ombre  
Où je m'étais moi-même enseveli  
Parmi les lents encens de fleurs et quels décombres !

Parlez chimères, montrez-moi le Paraclet  
Et si la route est dure, prêtez-moi vos ailes :  
Franchissons les fossés abrégeons les lacets  
Et plus vite, fuyons mes cercueils : toutes Elles,  
Décors aux Alhambras qu'un souffle renversait.

Pourtant s'arrêter —

le fleuve du soir

Coule, calme symphonie en soupirs de flûte —  
A l'orée de la voie douloureuse où l'on butte  
Oh ! goûter la paix du soir et s'asseoir...

Non plus avant : l'archet d'Idéal s'évertue  
Sur le violon de mes nerfs  
Et sa note endiablée se perpétue  
Par la tristesse où je me perds —

Venez à moi les cygnes, les blancs cygnes ! »

L'horizon s'éteint en mourantes lignes  
Sombrees dans les flots mortels de la Nuit —  
Un murmure — la lune est comme un fruit  
Aux espaliers funèbres de la nuit. .,  
Un murmure à peine éveillé — beau fruit  
Défendu qui luit,  
Lune paisible —  
et le doux vent nocturne pleure  
Sous les noirs sapins du bois de male heure :

Les sapins disent :

« Vainement vous sonnerez l'heure,  
Pâles cadrans des cathédrales sidérales,  
Vos carillons lui sont des râles  
Vos rythmes étoilés un leurre.

Aveuglé du fait des chimères  
Il est fervent de l'improbable  
Il tâtonne dans le mystère  
Car les dieux ignorés l'accablent,

Les cygnes ne te verront pas  
Et se poseront toujours plus là-bas,  
Et c'est déjà la fin des riantes saisons :  
La grêle a rasé ta moisson,  
Les murs croulent de ta maison,

Renonce à l'orgueil de ta foi,  
Rentre chez toi, rentre chez toi.

Trilles argentins des ruisseaux,  
Allées en flexibles arceaux,  
Nos orgues plaintives susurrent  
Au frôlis câlin des ramures,



Douceur oubliée des foyers,  
Étendards de feu déployés  
Sur les sommets du bon Pamir,  
Flamme morte et charmes rompus,  
Enfantines clartés fondues  
Aux limbes sourds du Devenir,

Médaille d'un profil ancien :  
Soleil, tes regards dans les siens  
Naguère aux brèches de son toit —  
Rentre chez toi, rentre chez toi. »

La lune verse aux bois sa froide paix lointaine,  
Lentement décroissant le vent cesse son chant,  
C'est un appel de cor si faible et d'antan  
Qui meurt aux froides fusées d'une fontaine.

Il répond : « Altéré d'Inconnu j'irai boire  
A la vasque des Peut-être. »

Il se penche sur la vasque aux vagues musiques,  
L'eau miroite et flamboie en des caves de puits  
Et, du fond, irradiant leurs splendeurs hermétiques,  
Des yeux se sont ouverts qui se gèlent vers lui.

O cloche on ne sait où, tinte un sombre minuit !

Paraissez naïades, apparences frêles,  
Le frais cristal le retiendra de vos voix grêles :  
« Viens respirer les fleurs de nos cœurs, — larges fleurs  
Aux parfums violets jamais fanées,  
Calice de nos fleurs où nous boirons tes pleurs  
Voici le pur graal de nos pensées.

Veux-tu pas l'oreiller rose et blanc de nos seins ?  
C'est ici le pays d'ivresses douces  
Où sauvé de tes rêves assassins,  
Ah ! sauvé de tes vieux rêves de fièvre,  
Tu cueilleras la santé sur nos lèvres.

Viens c'est le bleu pays où les bois font silence :  
Au pays assoupi des rythmes langoureux,  
Les couples pâmés se balancent  
En vertiges de valse amoureux  
Viens : voici la danse et sa molle cadence,

Et nos divans endormeurs  
Sous des soleils de nacre et de lait  
Et les parfums violets  
De nos cœurs en fleurs. »

Or défiant, parmi ses chimères farouches  
Il recule, et les verbes coulent de sa bouche :  
« Vos robes diaprées aux plis de languitude,  
L'aimant dangereux de vos folles attitudes,  
L'époque parfumée et fanée dont vous êtes,  
Et les fleurs enchantées du jardin de vos fêtes,  
Vos cantilènes de jet d'eau, l'Irréparable  
Qui sommeille aux étangs bizarres de vos yeux  
Trompent le désir du passant curieux  
Et la haine lui vient de vos fleurs périssables  
Mais si vous êtes plus qu'un moment de mensonge  
Et s'il est un secret aux gouffres de vos yeux,  
Si vous êtes la terre promise à mes songes  
Dites moi l'Inconnu dont je reste anxieux. »  
La cloche dans la Nuit se lamente éternelle,  
Et, les fées pleurantes en brouillard dispersées,  
La fontaine palpite comme un cœur oppressé ;  
Lui, regrettant l'opium des baisers,

Veut s'attarder sous les frondaisons solennelles —  
Lors ses chimères, gardiennes de son destin,  
Aux longues clartés de leurs magiques prunelles  
Lui montrent les cygnes vers l'orient du loin.

— La cloche ténébreuse a des cris de tocsin —  
Des voix passent encor et chantent :  
« Viens nous te conduirons par la route étoilée  
Car les spectres ont fui qui t'offraient leur enfer,  
Mais qu'espères-tu de la cité délabrée,  
De la ville servile où ton Être a souffert  
Et pourquoi regarder vers ses portes de fer ? —

C'est que vous m'entraînez aux abîmes sans formes » —

Mais les voix :

« C'est ton calvaire et c'est la seule Norme ;  
Tôt secouée la poudre du chemin,  
Tu salueras joyeux l'astre vrai de demain....  
Ou veux-tu dormir ?

pour protéger ton sommeil

Nous te ferons un manteau de nos ailes,  
Veux-tu marcher jusqu'au matin vermeil ?

Nous t'accompagnerons dociles et fidèles  
En l'Éden évoqué des cygnes et des lys —

Si je pouvais sans vous étreindre l'Au-Delà —

Eh bien ! égare-toi solitaire et maudit. »  
Et les bois sévères que son pas viola  
Et le vent triste qui tourmente les ramures,  
Et la ville en exil aux pluvieux murmures  
Répètent : « Tu seras solitaire et maudit. »

Dans l'ombre où le noir essaim s'est évanoui  
Voici les rires d'une plèbe et sa rumeur hostile,  
Et la cloche agonise ululante et fébrile....

Mais voici ! soudain là bas les cygnes infinis,  
Blanche escadre éployée de voiles et de grands lys,  
Sillent les flots astrals de fleuves glorieux  
Et voguent se perdre au silence des espaces  
Vers un fou Parsifal et son graal en feu,

Tais-toi, cloche fatidique, trépassé :  
Désormais c'est la vie et le songe s'efface —  
Envolés les cygnes qui lui furent un phare  
En la forêt où ses désirs se sont brisés,  
Cherchera-t-il la foule inique et sa fanfare  
Aux fous triomphes méprisés ?

Non il va seul aux bois de conscience  
Il va seul — l'or est mort des beaux soirs éphémères  
Et il saigne sous la croix de sa fausse science....  
O toute morte l'âme de ses chimères,  
Voix d'un passé rêve écrasé —

Et, par la grande Nuit qui sanglote et qui chante,  
Il crie les bras tendus vers les cieux embrasés :  
« Finiras-tu jamais, lente attente indolente ? »

#### IV



ES barques s'en vont, s'en vont sur la mer —

O Notre-Dame de désespérances,  
mère en sanglots, et l'âpre joie d'avoir tari tes maigres seins !  
dresse-toi, dresse-toi sur les flots assassins  
mère dolente et saignante en nos soirs de défaillance —

Notre-Dame sur le môle  
défiant les flots jaloux,  
les flots baveux hurlent comme des loups  
leur ténébreuse et folle barcarolle...  
barques roulées aux accords discords de leur barcarolle,  
redoutez les flots jaloux —

Un vieux clocher bourdonne où des cloches s'affolent,  
le clocher tremble aux giffles des vents noirs,

« barques, maudissez les flots malévoles  
que tourmentent des vents noirs  
et le clocher des cloches folles. »

Et le phare qui s'effare  
tourne tourne rougement dans le soir.

Où t'en vas tu, n'as-tu pas peur des flots qui tuent sans crier gare ?

Calme et froide, Notre-Dame me montre là-bas ma polaire :  
loin des cloches du présent, loin des famines et des colères,  
mes barques s'en vont, s'en vont sur la mer. »

Larges ondes venues et revenues des pôles,  
brise fraîche, brise de bonne fortune,  
vagues céruléées, balancées dont l'écume s'envole,  
cieux futurs blondissants de caresses de lune,  
sourires d'étoiles par les champs glauques de l'espace,  
harpe accompagnante d'aïeux et chantante au sillage,  
lumineuse nuit sonore, salut de vaisseaux qu'on dépasse,  
élargies toujours élargies, ondes d'un songe de voyage,....  
puis viendra l'accalmie en les havres de mystère —  
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.



Ce sera si calme et si blanc !  
— ah ! nos âmes ressuscitées —  
ce sera le havre dormant  
où notre océan turbulent  
apaisera sa houle de vagues et d'années.

En l'univers intérieur, terre polaire et solitaire,  
voici le ciel doré, les frais parfums, le sommeil, la saine froidure  
et la neige virginale au cycle nouveau que j'espère.

Sauves de l'Être et ses tortures —  
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Ah ! la spirale du vivre est rompue....

Mais d'où ce frisson soudain ? —

les esprits des aïeux s'évagent vers le loin....  
hélas c'est l'hydre Réel et ses multiples faces,  
ricanant dispersant la frêle illusion fugace,

Au long des mâts, voiles flottant flasques et molles,  
brisés les gouvernails, affolées les boussoles,  
et pourquoi donc ces feux vagabonds dans la brume  
et ces plaintes lentes de cloches mortuaires ?

rivées à l'horizon des côtes de coutume —  
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Une agonie encor du songe voyageur,  
le rideau tombe sur ce final sifflé du vieux drame  
que joue un taciturne et toujours même acteur  
et maintenant prête l'oreille à ces âmes qui clament :  
« Flots en détresse, flots rageurs,  
— toi saigne pallide et maigre aux yeux de Nuit Notre-Dame,  
laisse geindre l'Infini : pour voguer il est trop tard....

« Non ! pavoisées des espoirs échappés de vos enfers,  
— voix, silence que je berce à jamais mon rêve au rêve d'un départ —  
mes barques s'en vont, s'en vont sur la mer. »

**L**E Sphinx en son giron, a de lugubres plis...  
 Oh ! qui réovera les rythmes accomplis ? —

Le ciel palpite un peu sur la vague campagne  
 Où se traîne le songe ultime de vieux ans  
 Que le fantôme des mystères accompagne  
 Vers l'exil des bois là-bas qui leur sont un baigne —  
 Oh ! bien finis tous les printemps.

En ces bois noirs et sans frissons, des sources pleurent  
 Et s'entr'unissent pour la Rivière qu'effleurent  
 Les brises effarées emportant des oiseaux —

Ainsi de larmes et de Rêves qui se meurent,  
 La Rivière dormante où flottent des rameaux  
 Apparaît et coule, vain opium des Maux,  
 Parmi les tristesses de l'Heure.

Les rives sont partout de plaines sans espoir  
Parmi les rayons assombris du soir  
Et des ossements roulent sous les croulantes tourelles  
De châteaux délaissés irrévocablement —

Au cours de l'eau passent des plaintes frêles, grêles,  
L'eau sur ses fleurs a de sinistres tournoiemens...  
Effondrés les bords, effeuillées les fleurs et folles  
Les plaintes —  
car la Rivière dit sa chanson,  
Sa câlinante cantilène qui s'envole....  
Et puis les bois funèbres sont à l'unisson.

A présent, c'est le calme morne et le sommeil,  
Au loin des cieus ternis agonise un soleil  
Malade et veuf de gloire, à présent, les Voix tûes,  
Le silence de Tout s'étale aux étendues —

Voici qu'elle règne, voici qu'Elle dévale  
Par les pentes lentes qui s'inclinent au port,  
Voici qu'Elle s'en va vers la Nuit, vers la Mort,  
La Rivière tiède et si pâle....

## VI

**R**ECUEILLEMENTS de sphinx par les nuits étoilées,  
Sphinx à l'oubli méditant sur de noirs sommets —

La montagne est déserte et la cime voilée  
De brumes que nul soleil ne chasse jamais.

Où l'autel ? où le prêtre et les graves cortèges  
Chantant Isis et la splendeur des rites amples ? —  
Ennui, ruine et nuit, la bise souffle en neige  
Et ricane aigrement sous les arceaux du temple.

Toi le roi, sûr du présent tu t'en vas disant à tous :  
« Pan s'effondre, l'Idée est folle, les dieux fous,  
L'âme est l'arbre bizarre et l'ivresse la sève —  
Venez en mes palais nous y tuons nos rêves. »

O présent, c'est ta fête, orgie ensanglantée  
D'un sang de rêve haut égorgé sous les tables....  
Eventail féminin, parfum de chairs lactées,  
Moment présent, Ivresse à toi, coupe enchantée  
Et ces breuvages vrais qui te sont délectables —  
Des rêves mutilés se plaignent sous les tables,

Tais ces rires un peu, debout ! prête l'oreille,  
Entends-tu des sanglots que *tu dois* reconnaître  
Des voix mêlées à la rumeur du vent pareille,  
Ces *vieilles* voix, tu sais ?...

donc ouvre la fenêtre....

Ennui là-bas, ruine et nuit, sphinx visionnaires.  
Là-bas ? non, mais tout près, ici, parmi ta fête ;  
Et tes palais déjà ne sont plus que poussière —  
Et voici ta défaite.

Or des temples d'antan tu ne sortiras pas,  
Et tes rêves défunts t'y suivront pas à pas.

Parfois une aube s'est levée sur toi dément,  
Frisson d'aube glacée après tes nuits de leurre.  
De leurre ? — non l'Esprit te criait âprement :  
« Vois en toi les remous ironiques de l'heure  
Vois ces nuées, tes jours, montant aux altitudes,  
Aux temples de jadis où veillent tes remords » —

Et les sphinx douloureux disent leur solitude  
Et leur gloire évoquée au fond des âges morts.

## VII

**L**A vieille prison où l'Être est reclus  
S'aggrave pour lui d'Icares perclus  
Dont les désespoirs sans fin se lamentent,  
Or Il s'inquiète à cause de leurs cris  
Et se réfugie aux Rêves qui mentent  
Et contemple tristement les débris  
De ses Vouloirs en ruine —

Qu'importe

Si parfois le geôlier s'endort ?  
Aux vantaux bourrus de la porte  
L'Idée a mis son treillis d'or.

L'âme du passé s'éveille si douce  
Aux profondeurs du cachot et la mousse  
D'oubli règne aux murs ; des rayons lointains  
Et lents s'essorrent d'un astre d'opale,  
Le vague rappel de Verbes éteints  
Sonne et les aïeux d'une voix très-pâle



Parlent dans l'ombre de l'Être —

Tout dort —

C'est par vous, les flûtes berceuses,  
Notes presque silencieuses,  
Rhythmes flous de vieil or.

Quand Elles vinrent, de vice ingénues,  
Quand, verrous tirés, Elles furent nues,  
En grand'pitié des corps et de leurs faims,  
Invitantes aux luxures savantes,  
Pour Elles se clamèrent des enfins —  
L'Être d'un désir trompe son attente  
Puis satisfait, s'éloigne —

et se rendort

A jamais, relent des Cythères,  
O les félines, les lunaires,  
O vos yeux vides sablés d'or.

Hantises de l'idée à qui l'heure est trop brève,  
Parfums du souvenir diffusés en le rêve,

Sphinx sans énigme pour qui l'Ennui fit trêve,  
Et regret des jours blancs où l'Esprit se donna,  
Et les joies déchues aux torpeurs de l'Être inerte,  
Puis sur le Nul de vivre fenêtre entr'ouverte,  
Pour valoir, cœur meurtri d'exception soufferte,  
Ton accalmie amie, ô profond Nirvanâ.

## VIII

**U**NE lueur vaine et vaguante  
— O frissons perdus dans la Nuit —  
Une cloche se lamente  
Parmi des vols de démons appesantis,

Où mène la route blafarde ?  
Le vent croasse, tel un freux,  
Et la Nuit qui se hagarde  
Meurt en son sang ténébreux.

Va-t'en toujours plus lent par la forêt de Vie,  
Dur vieillard accablé sous ton fagot de songes,  
O vagabond nocturne en la cité bannie  
Suis ces rues désertes que des rues prolongent,

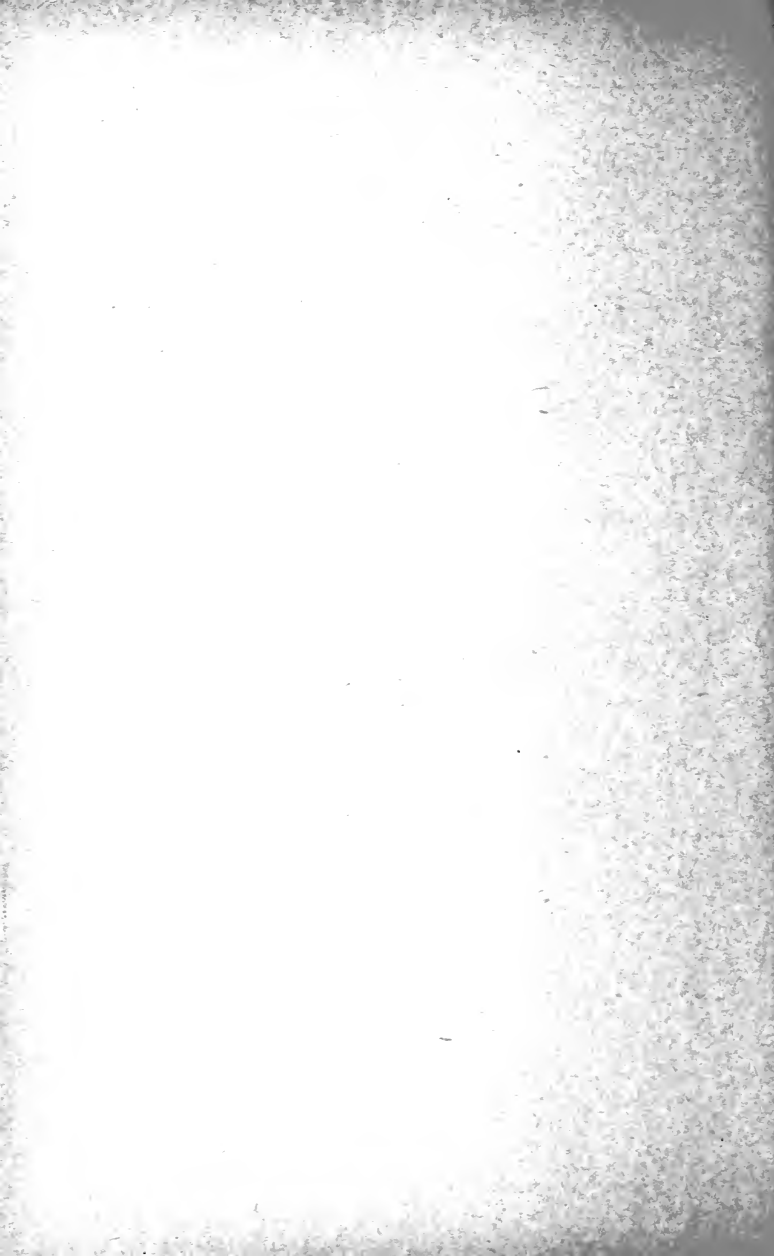
L'ennemi, ton Savoir, te labore le cœur :  
Vois, ce sont lourds ennuis et longs remords qu'il sème  
Et ce cri de toi, ce cri navré te fait peur :  
« J'ai la haine de Tout et même de moi-même. »

Les sphinx entr'ouvrent leur giron :  
Pénombre où dort un bois sacré,  
Sont-ce des souffles de spectre sur les fronts  
Ces soupirs d'un vent du passé ? —  
Non c'est l'Être et son violon  
Grinçant un air suranné ;

Lueur pâissante aux lointains —  
Que prédisent ces cris de cloche  
Tantôt là-bas tantôt si proches ?  
Rien qu'une âme qui s'éteint,  
Une âme encore illusoire  
Se disperse dans la Nuit —  
Tombe aux plaines de mémoire  
Noire neige de l'oubli.

## En Dëshérence

*La vie et ses frissons de forêt fraternelle !  
O carillons ailés d'une Pique éternelle*



*L'arbre des âmes frissonnant  
Au souffle aveugle et qu'on redoute  
Au souffle dur d'un froid Néant,  
L'arbre maigre au bord de la route  
Des Pourquoi jamais résolu, —  
Oh la si lente lente danse  
Des feuilles — la chute au silence  
D'irréductibles Absolus,*

*Pleurez la détresse de l'Être  
Noires campanes des Peut être*





**U**N renouveau d'âme rit dans les frondaisons  
 Enfin sauvés de trop identiques hivers ;  
 Il peut ressusciter le soleil des saisons  
 De joie et réchauffer d'intimes univers ;  
 Le Pan vivace acclame en grande claironnée  
 Un réveil vermeil et, de rêves couronnée,  
 Aux champs natals la Chimère va débridée :  
 Pour ses coups d'aile, pour le seuil d'Éden atteint,  
 Pour l'aube triomphale d'un rose matin,  
     Sonnez campanes de l'Idée.

Nous avons oublié la haine,  
 Plaine morne où dorment nos morts,  
 Et la blessure est plus lointaine  
 Que ravivaient nos longs remords,  
 Parce que l'extase est première  
 Dans la douceur de sa lumière  
 Véridiques nous détendons  
 L'arc aux sagettes de mensonge :

Murmurez des chansons de songe ;  
Albes campanes des pardons.

Sera-ce la minute, celle  
Des ferveurs d'unique désir,  
La félicité de saisir  
Et d'étreindre l'universelle  
Isis qui glisse et qui s'enfuit  
Aux retraits vagues de sa Nuit,  
La musicale mandragore  
Aux parterres de vieille flore ?


Sonnez les pourpres de grand jour,  
Rouges campanes de l'amour.

Face obscure, enclose au mystère,  
Astre de paix des temps prochains  
Où naîtra la gaité des sphères  
Sauvées des siècles assassins ;  
O la légende et l'aventure  
D'un fier graal reconquis

Et la grande accalmie future  
Après les cycles accomplis :

Étoilez vos molles cadences,  
Vertes campanes d'espérance.

L'Esprit se libérait de sommes accablés,  
Et c'était un navire impatient du large,  
De siller les flots noirs bombés comme des targes,  
De tanguer aux remous de rêves révélés,  
Puis des rythmes volaient vers les cieux impeccables  
Et rompues les ancrés d'ennui, largués les câbles  
De regrets, englouties les lourdes passions,  
Et parmi le trésor des pensers mis en gerbes  
Voici que bruissaient vos larges carillons,  
Campanes d'or : gloire des verbes.


 E réseau trépidant d'âmes essentielles  
 Voulut s'innover en simpleesse  
 Et, filigrane épars, s'unir en une tresse  
 Où se tordraient en vain des chimères rebelles —  
 Instinct sourd à la chair et moins faillible qu'elle

S'incarner en reliques avouées  
 Qu'un souvenir adore aux tabernacles  
 Et le péril des voûtes fatiguées  
 Ne pourrait prévaloir en tuant le miracle.  
 La loi fut de mêler à l'âme antérieure  
 Ce pur moment de prime extase,  
 Un rayon d'autrefois consacra l'hypostase —

Et les dieux souriaient des époques meilleures.

### III

**U**N très vieux hymne chante en moi —  
fragment d'une âme surannée,  
parmi les chants des printemps morts,  
c'est la sonde aveugle ramenée  
du fond des mers enténébrées  
où l'être antérieur s'oublie et dort.

Permanence des voix ancestrales !  
— chœurs en deuil aux fêtes d'un triste roi  
de profonds agenouillés dans l'ombre de ses cathédrales —  
mais aussi de notre natal pays des palmes  
de nos hauts plateaux almes et calmes  
sourd l'arome fort des grands bois —  
un très-vieux hymne chante en moi.

Et d'abord se teinte un lointain si loin  
de la douceur embrumée d'un mystère.

Perdu dans le gris dans le fané, moins  
qu'une vie, l'inconscient s'éclaire  
à la nébuleuse de pérennel instinct —  
blanches voix de flûte au brouillard mélodieux du loïn,

Puis Idée aurorale ascendant vers la gloire  
de l'astre qui féconderait un sol mûr pour ses chauds baisers  
et fourmillante naît la forme en les moires  
des sommets embrasés —  
voix bleues des violons aux purs sommets de gloire.

Telle, tribu princière en ton berceau des palmes de Pâmyr,  
adorante sous le soleil jeune, tes vœux  
s'irradiaient, s'épandaient vers tes fils enclos en le devenir....  
ô mère, l'étincelle vit encore de tes feux —  
cuivres pourpres qui clangoraient en l'Éden du Pâmyr,

Telle l'âme inquiète, l'âme en quête de moi,  
se veut parfois sauve de l'aujourd'hui, sauve de ses ornières,  
et se détourne vers un jadis-futur qui serait sa loi  
et s'aspire simple à toujours vers l'orbe de simple lumière  
où se récréer son âme première —

Un très-vieux hymne chante en moi.

#### IV

**P**ERSISTANCE d'ennui aux étangs morts des jours,  
inéluçtable roulis d'accords banals qui reviennent,  
et le mensonge des clartés diurnes et toujours  
la foule folle en rage en malédictions autour  
de l'Idée adorée dont les yeux fixes nous retiennent.

Balancer vos vagues, balancer, marées quotidiennes,  
l'heure ne sera plus jamais des calmes méridiennes.

Où le bon labeur ? où se guérir du frisson  
fiévreux des jours ? où le climat de fécondes floraisons  
en qui tous les lassés natalis se revivront ?

Ô vagues mornes, taisez vos inquiétudes.

L'asile : ce seront des caresses d'invisible sur les fronts,  
La paix tiède et les cloches d'ombre aux solitudes,  
Et les châteaux dans les nuées roses d'un soir que nous avérons.



**O** magie errante, un soir spirituel,  
 Tu t'arrêtais aux profondeurs de cette âme étonnée —

Le ciel était légendaire, le ciel  
 Se pâmail en la féerie automnale des nuées —  
 Le monde intérieur connu son mode essentiel :  
 Arabesque de toute illusion,  
 Arche septicolore et sans cesse muée,  
 Par ce doux soir de mansuétude et d'abandon.

Illusion-Nature et quelle vraie ? — Aucune,  
 Écroulement de Tout aux gouffres ignorés  
 O magie ton chant *seul* affronte les rancunes  
 De la Maïa stérile et de l'Adâm bravé.

Prestige des hasards, orgueil fort des sciences,  
 brûlure de conscience,  
 essaim bruissant des systèmes —

et ce leurre satanique sème  
l'ivraie menteuse des sapiences —  
disperse-toi fumée amère d'un triste fanal.

En la débâcle des apparences ressuscitent les origines :  
aux décors voyageurs rien qu'un murmure qu'on devine  
le *seul* épanchement de l'être primordial —  
chante, orchestre mystérieux des sources cristallines.

Les sources chantent :

« ritournelle riuse et ralentie,  
ritournelle des tourterelles,  
sous les soyeuses mousses assoupies  
chuchotements de chanterelles,  
entrelacs d'argent lunaire aux ramures,  
et ce roucoulis nocturne si défaillant ! —  
héraldiques et fins comme mâtues,  
des peupliers peureux palpitent dans le vent — »

La Dame vient des lointains fabuleux,  
ses yeux ont des éclairs de gemme fabuleuse,  
— lazulis précieux ses yeux —

Puis elle s'enfuit la folle amoureuse...  
Mais je dirai le lierre, les pierres,  
et les puits tranquilles où l'eau sommeille  
je dirai les rutilances de la rivière  
miroir et moire éblouissante que juillet ensoleille....  
puis l'église et des prostrations de prêtres en prière....

« Mais la viole échappe à tes mains glacées  
pourquoi ce silence ? n'est-il des gammes encor » —  
ah ! toutes les cordes chanteuses sont brisées  
et vois ce squelette, le rire de sa bouche édentée,  
Chimérique magie !

Ah c'est la fin et c'est la Mort.

## VI

**E**COUTER appeler la fée énamourée  
Ah ! quelqu'une est venue et son parfum demeure !  
Savoir là-bas cette fée adorée  
Une est venue qui reviendra sans doute tout à l'heure. »

Non tu dois fuir cette senteur d'énervante verveine  
Vers la paisible obscurité des chapelles prochaines  
Pour y reprendre tes ex-voto : trophées d'antiques armures.

« Les visiter sans cesse, en sortir effaré !  
Leur solitude fraîche irrite ma blessure,  
J'aime mieux la forêt et ses troubles fourrés,

J'y serai le dévot de fragiles déesses  
Crédule à tout miracle de leur beauté

Ivresse, ô leur voix, ô caresse :  
Chœur ondoyant de larges voluptés,

Les feuillures frémissantes de la forêt complice  
Diront des mots mystérieux....  
O lys aphrodisiaques, calices de délices,  
Déesses — et les gouffres souriants d'étoiles de vos yeux ! »

Entends-moi — cette fois l'illusion a menti  
Au fond de ces abîmes gisent des amours-cadavres  
Et le noir clocher qu'instaure l'Ennemi  
Te répétera le glas qui dès longtemps te navre,  
Crains la magicienne et sa nécromance :  
Ton chemin s'éperdrâit en vieillesses fébriles  
Va plutôt vers les grands blés de saine amertume et d'ignorance :  
Grains égrenés d'un culte triste mais non débile.

VII



**M**LLONS il faut finir ce fol pèlerinage —  
 Endurer la cuisson de mes genoux sanglants  
 Au seuil de l'église cherchée dès longtemps  
 Me sera doux après l'affreux voyage  
 Et je ne verrai point, tant mes yeux seront las,  
 Quel chante et quels servent la messe,  
 Je prendrai sans bruit le coin honni qu'on laisse  
 Aux lépreux de savoir — et là, priant tout bas,  
 Songeant aux cycles de naguère,  
 Je réverai comme rêvent dans leurs niches les saints de pierre.  
 Nulle ne me saura qui pourtant souriait  
 Aux fredons amoureux de ma flûte magique —  
 Un tisse le jour et la nuit défait  
 La trame d'âme inane et qu'il abdique,  
 Tel moi défiant leurs prières  
 Des bonheurs passés je maintiendrai la ruine,  
 J'oublierai les bleuâtres clairières  
 Pour rebâtir la cellule où mes chimères me câlinent,  
 Et des cloches auront des tintements approbateurs,  
 Et des cloches s'épandront en neige rêveuse au ciel de mon cœur.

## VIII

**R**UIT d'or et d'harmonie et d'encens et de deuil --  
Les orgues s'écoutent gronder,  
Cathédrale sévère où, mendiant du seuil,  
Un cœur psalmodie et n'ose pleurer :  
Un cœur voit l'autel d'orgueil glorifier l'ombre  
Et les cierges s'embraser en braise sanglante....  
Allons, vieux pèlerin, redresse-toi, dénombre  
Les sept douleurs du cœur de ton cœur chante  
Les stations de ton Calvaire et le sombre  
Tourments des jours soufferts en la forêt dolente.

« Hantise de mes insomnies,  
Uné évoquée, à jamais endormie :  
Au bleu pensif de ses yeux, onde alentie,  
Des lilas délicats pleuvaient en grappes blanches  
Et ses mains et ses seins et les lys de ses hanches  
Illunaient mes insomnies :  
Les grelots ont tinté de ta folle vêtüre,

O fée nuée de décevants satins ;  
Folle ta parole et plus folle ta parure —  
Un cierge s'éteint.

Douleur éparse aux mausolées,  
Idées veuves par les allées,  
Allées perdues de mes jardins....  
Ouvrez les grilles — consolées,  
Les veuves raillaient mes dédain —  
Laissez les fuir au tapage des fêtes,

Ah ! tôt connue la honte des défaites.  
Nul ne veut de vous, veuves voilées d'incertain,  
Rentrez donc au domaine où vos tombes sont prêtes —  
Un cierge s'éteint.

Note profonde on ne sait d'où venue  
Et qui fait résonner une corde inconnue,  
Mariage mystérieux  
Des sons, des parfums, des nuances,  
Et l'Aurore magnétique s'élance  
Des pôles d'Être au plafond propice des cieux.



J'ai vu la féerie et je suis aveugle,  
Où des Salammbôs incantaient un Moloch beugle  
Et dispersés les chants, les couleurs, les parfums, et si lointains —  
Un cierge s'éteint. »

Silence au parvis, silence à l'autel :  
*Un* cierge solitaire appâlit la ténèbre,  
Lueur ultime, espoir mortel  
Du triste culte qu'ils célèbrent,  
Et le prêtre s'est tû de l'église maudite  
Où maintenant la foule s'épeure et soudain,  
Parmi l'ombre, des voix d'autrefois ressuscitent,  
Voix d'invisible qui proclament les destins :  
Allez croyants d'un dieu défunt, la messe est dite —

« Ah ! tous les cierges sont éteints. »

IX

**E**T ce phare, œil obstiné, hantait mes naufrages —

J'ai dit les barques pénibles  
Sur la nocturne mer qu'oppriment les orages  
J'ai dit ces flots haineux que des averses criblent...

O vous tous exilés des rades salutaires  
Pilotes dont la voix s'enroue à crier terre —  
C'est un nuage sale abolissant l'espace  
C'est quelque vain débris parachevé d'écume,  
Puis rien — les gueules béent des horizons voraces,

— Marteaux de désespoir sur l'Être, cette enclume. —

« Oh ! grimpe au mât oh ! verras-tu nos Atlantides ?  
Un port pavoise-t-il ses vaisseaux paresseux  
Dormant au long des quais ombreux ? »

« Hélas ! je n'aperçois que charognes fétides  
Qui flottent pourchassées d'une meute de squales,  
Nos vieux cœurs, vous savez, jetés par dessus bord,  
Nos cœurs nous suivent dont les bêtes se régalent  
Et la mer les soufflette et leur hurle à la mort  
Et toujours dévorés et toujours renaissants  
Et suintant la sanie d'amours putréfiés,  
La houle les roule veules et verdissants, —

Ah ! la mer est torture aux cœurs sacrifiés... »

Aventuriers de *moi* partis dès les aurores  
Longtemps vous cherchez par les océans mornes,  
L'ancestrale patrie pleine de belles formes,  
Vous verrez des vagues et des vagues encore  
Sans aborder jamais les terres prétendues —  
Mais vous évoquerez l'illusion bannie :  
Fleur en vous, astre seul au fond des cieux ternis,

Et guéris du tourment de vos courses perdues,  
Un soir sans lendemain vous trouverez le port...

Ce phare fabuleux ressuscitait mes morts !

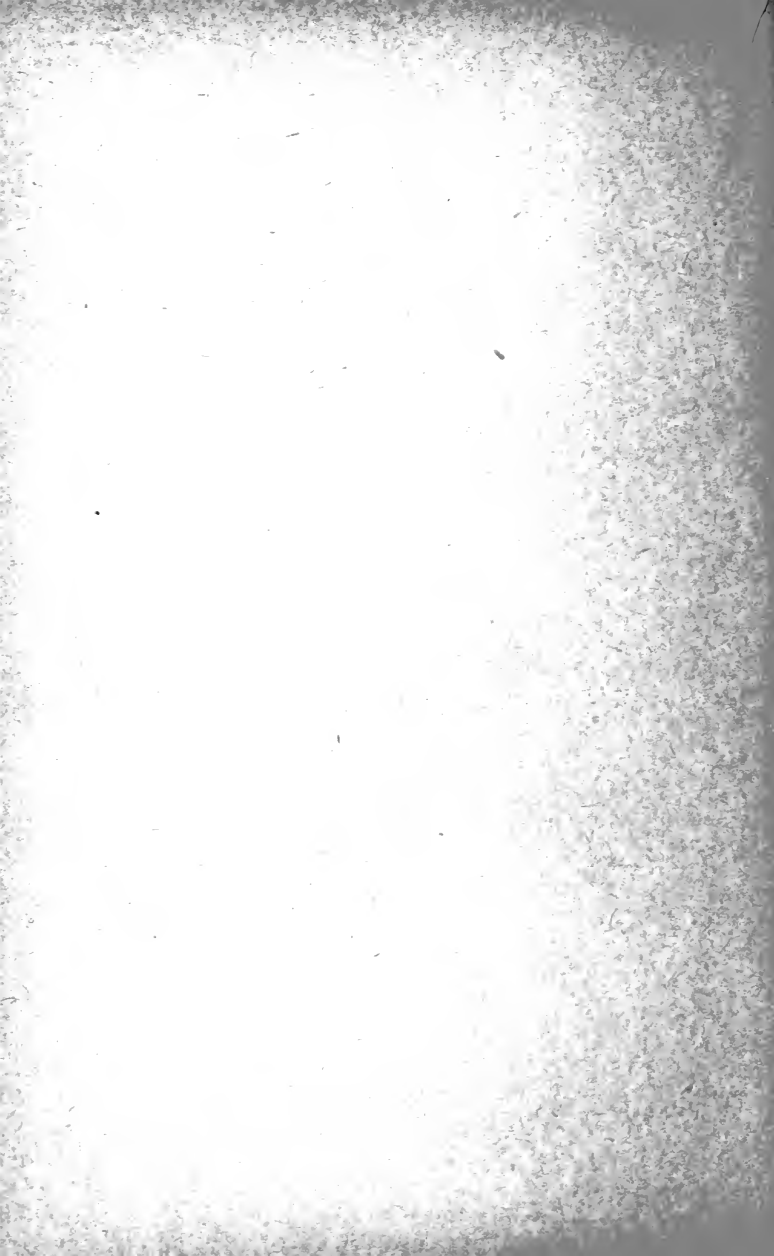
## X

**T**ANT de détresses geignant aux fossés des routes !  
l'armée vaincue a fui sanglante —  
abandonner les défailants et se résoudre  
à l'exil vers quelque patrie étrange.

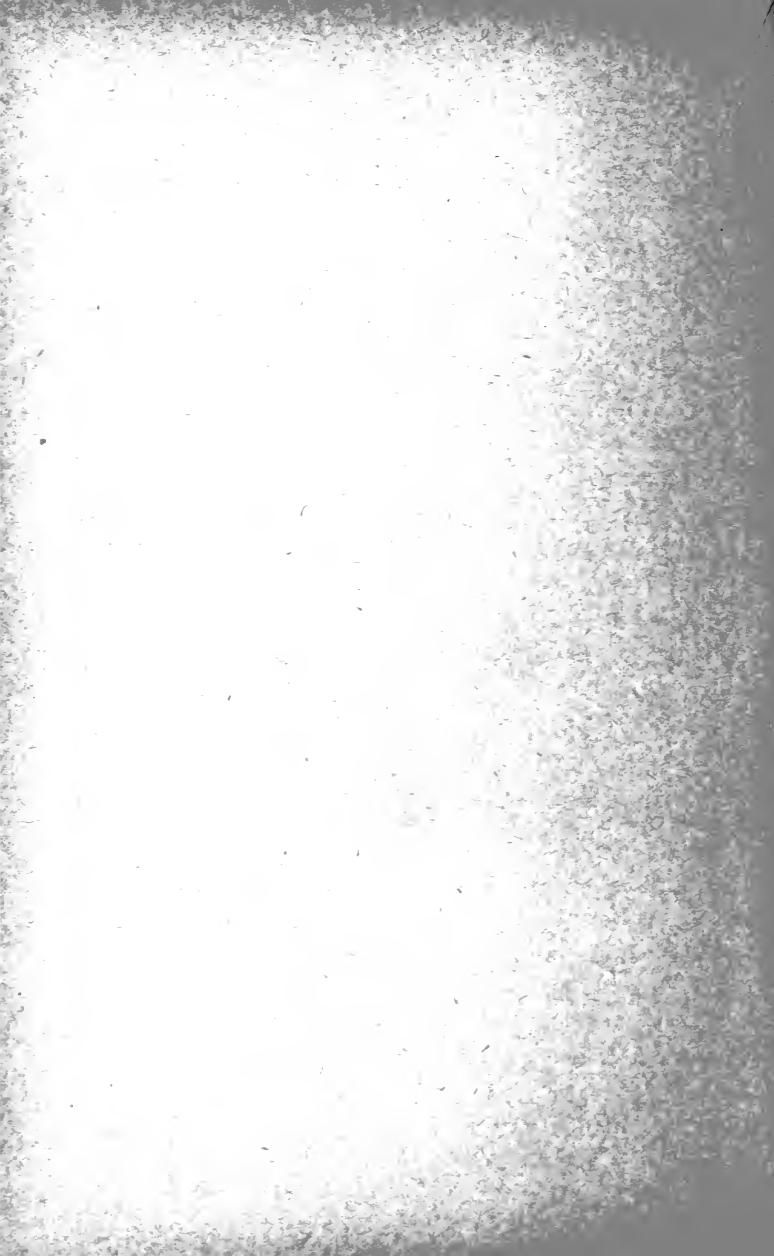
Les cloches disaient : « demain la victoire ! »  
mais un glas quelque part annonçait les défaites ;  
les cloches prédisaient une divine aurore  
mais un glas dans la Nuit pleurait de solitude.

Les chefs — ils avaient chevauché sous les étoiles  
— ah ! cet espoir, refrain dérisoire de leur chant de guerre —  
des cadavres défigurés jonchent une plaine froide...

Qui viendra recueillir la légende des héros morts ?



## Le Rituel





**P**RODIGUANT les cris et les oraisons,  
L'âme passe par cent saisons....

Direz-vous le secret de vos métempsychoses,  
Saisons d'âme dont l'apparence ment ?  
Tout change en l'Esprit et c'est même chose :  
Un moulin tourne à vide et grince affreusement.

Un moulin tourne aux souffles puérils de vos caprices,  
Des cloches folles clapotent dans l'ombre  
Et de grands bras affairés sombrent  
Aux ténèbres où vos vœux aveugles s'accomplissent :

Vous allez semant des fleurs étiolées  
Pétales d'âme inassouvie,  
D'un Nul guetteur tôt dévorées ? —  
Un moulin tourne et c'est la Vie.

---

Des cloches sonnent à toute volée  
— Notes que boiteux vos essors ! —  
Le bronze est fêlé, la corde est cassée —  
Un moulin tourne et c'est la mort.

Et pourtant il pleut à toujours des fleurs  
Sur la vie, sur la mort et sur mon cœur.

**S**'IMPOSER un précepte de dédains ?  
 Hélas ! s'il faut s'en attrister ainsi que d'un blasphème —  
 Ces fleurs ont la senteur des baisers féminins,  
 C'est l'attouchement frôlé des mortes que j'aime ;

Ah ! garder le bienfait des tendresses recluses ;  
 La plus folle, la plus méchante et la plus tendre ! —  
 Je veux les revivre comme un enfant s'amuse  
 Aux images d'un livre qu'il ne peut comprendre.

L'une après l'autre sort de son cadre et s'érige  
 En lente cariatide d'un palais imprécis :  
 La reine de Saba — parmi sa robe féérique voltige  
 Un peuple miroitant d'oiseaux de paradis.  
 La Polymnie s'accoude à la margelle  
 Du puits où bouillonne l'eau cadencée des Verbes.

---

Si vieillie mais du fard des siècles encor belle,  
Œil de douleur qu'un secret exacerbe,  
Brunehilde empoigne les crins du cheval Grane  
Et le traîne au bûcher qui brûlera les dieux.  
L'Hérodiade perverse et profane  
S'effare du chef blême soudain radieux.

O mortes c'est votre symbole que je veux,  
Fleurs rénovées du parc des souvenirs,  
Groupe au balcon d'un palais nuageux,  
O magiciennes, ô voix chères du silence....

### III

**D**IVERSITÉ des crépuscules ! —  
Des jours, pourtant, tu les croyais semblables :  
Adverse, la vision t'en demeurerait délectable,  
La sinistre vision que du sang macule !

Mais après tu la voulais tienne  
Et ses fauves couleurs te firent délirer  
Elle ! lotus promis à tes soirs affamés  
Et les reliquaires vermeils qui la détiennent.

Le couchant s'effiloque en nuages aigus ;  
Une lutte tragique épouvante les monts —  
Est-il le tien aussi ce soleil éperdu  
Tout en sang dans les mains horribles de démons ?

Et puis reconnais-tu cette langueur occidentale ?  
Les champs givrés sont teints d'un rose agonisant,  
La forêt montagnaise a des voix augurales  
    Peu à peu s'atténuant —

Étrange conflit d'ombre et de luisance,  
Éternel et qui se passe en toi-même  
Et plus tard, c'est la nuit claire comme tu l'aimes,  
    Et toujours la lutte recommence :

Aujourd'hui le ciel bas semble opprimer la terre,  
Le ciel où roulent de vagues tonnerres  
    Grimace en éclairs railleurs —  
    C'est la géhenne de ton cœur.

Et demain peut-être un jardin de grands bleuets mystiques  
Où viendra butiner cette abeille, la lune —  
Ciel propice, ô jardin des grands bleuets mystiques  
Étoiles veloutées où butine la lune...

Il faut, c'est la loi dure, accepter ce partage  
Ne le maudis pas —

*tu t'en mourrais davantage.*

#### IV



L'ÂME, douce âme des campanes, s'attristait dans la Nuit pâle —

Un parfum tiède flotte étonné parmi les gloires florales :  
nuage fin, spirale bleue de languide harmonie —

Et toi destin de l'Être douloureux  
en la pâleur lunaire de la nuit, frêle effigie,  
penchée sous la froide stupeur d'un songe ténébreux,  
tu vas —

les allées sous tes pas sont de fleurs expirantes  
et le nocturne jardin où s'affligent des jets d'eau  
s'offre en massifs étoilés de blancs rythmes musicaux —  
mais tu t'enfuis, âme si tristement vaguante.

Par terre incendié de l'or mourant des jours,  
les fleurs disent l'adieu d'un cantique d'automne,  
les fleurs en Une au lac où la mort fait séjour  
se mirent et se fanent vers leur miroir monotone ;  
onde ridée à peine et frissonnante de lents sillages.

Barques pour La cueillir que proches du rivage !  
retournez, il est trop tard, la fleur solitaire s'effeuille,  
les flots sont dormants et le lac s'endeuille  
d'un manteau d'ombre et de brume opaline.

Ame, glisse par les roseaux chanteurs,  
loin du bord,  
revivre en l'unique Fleur,  
au profond d'un grand soir d'or.

Écoute maintenant cette plainte : tu la devines  
celle d'une âme désolée qui s'épeure et sanglote ;  
c'est Elle-et-toi dans les roseaux éoliens qu'excite le vent,  
c'est toi toujours éternelle note  
vouée à l'horreur sans échos d'un Néant —  
ô Nul ô degrés sourds qu'il faut descendre —

De nos âmes en fleurs la Vie a fait des cendres :  
ah ! la Mort triomphe d'une jonchée de fleurs !  
et pourtant un faible accord se rêve et veut s'éveiller :  
ta plaintive chanson douce comme un baiser,  
ton rêve au jardin d'automne trempé d'une rosée de pleurs...  
Et les campanes balancées d'un parfum d'âme embaumaient la nu



**J**E te pardonne ton départ, dame des roses,  
Dame des violettes, dame des frêles musiques,  
Auréolée aussi d'acanthes helléniques,  
O toi le rayon tendre et la main qui dispose  
Des guirlandes symboliques.

J'affirmais ta brève parole,  
Tes regards et tes baisers —  
Ta bouche était la senteur et ton œil la corolle,  
O dame, havre propice aux cœurs lassés,

T'aimer et te garder ? non l'Art malade  
Veut ignorer le songe féminin —  
Intime chanson, secrète ballade,  
L'amour dédaigné scande le refrain.

N'importe, ta voix chantait aux sentiers mystiques  
Si double : enfant et fleur, innocente surtout  
Et tu savais les mots heureux ou maléfiques,  
O soir inoubliable assombri tout à coup.

Va j'ai connu par toi les rythmes surhumains,  
Dame, tu me laissais puiser à tes trésors ;  
Un jour j'affronterai l'énigme d'où tu vins,  
Des violettes plein les mains,  
Les violettes de la mort.

## VI

**Q**UELQUE âme venait, quelque âme passait,  
une barque éperdue sur la mer oscillait —  
et le vent, cette Nuit, se meurt en grand deuil  
vers une plage où des fleurs et des arbres s'effeuillent.

« Ame, tu fus la statue saignante à la proue du navire,  
tes yeux cherchaient des terres ensoleillées.  
espérante, des flots changeants caressée ou cinglée  
tu sillais les mers d'un infini désir.

mais ces souvenirs aux retours ? douceur souffrante, ô souvenirs,  
envols bruisant doux passés au plus là-bas des lassés,  
vagues aienties venues mourir  
sur la grève de la baie des Trépassés —  
trace à peine marquée et bientôt effacée ? »

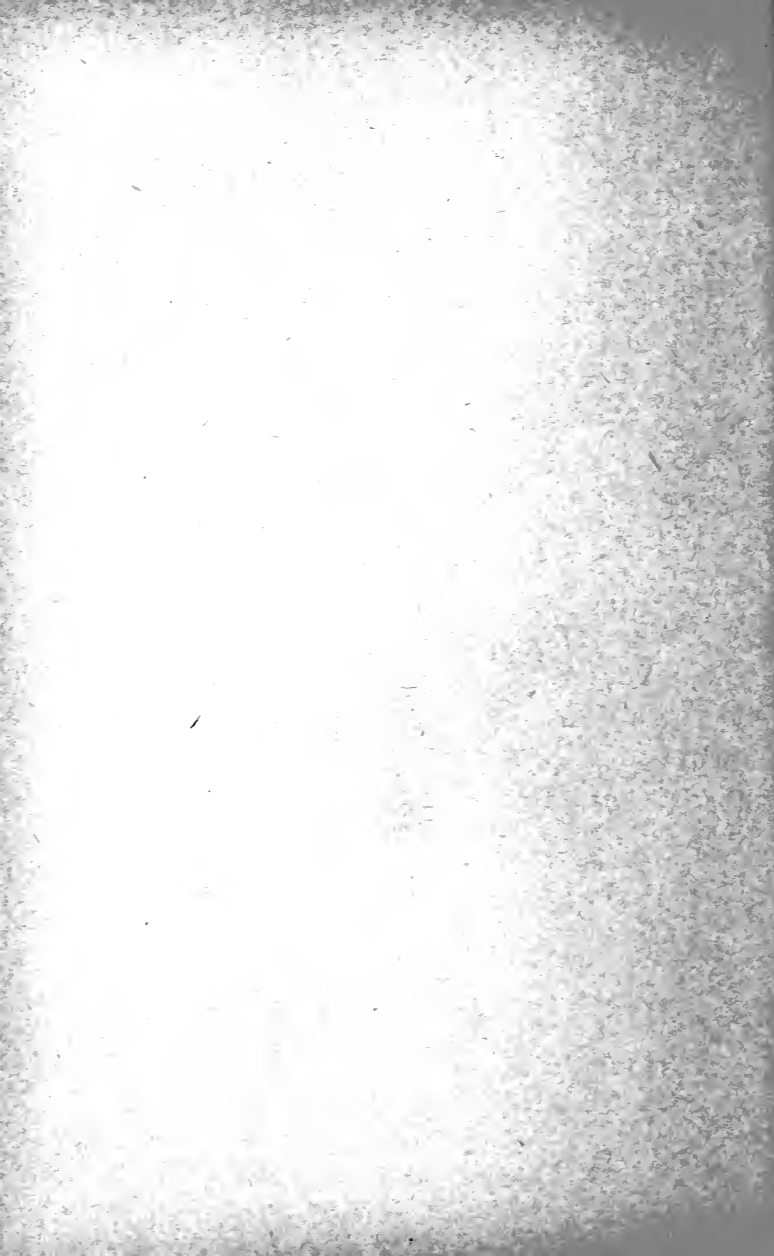
---

C'était là-bas, ah ! si là-bas, un soir suprême,  
le port sous les fleurs mortes qu'évitent les goëlands craintifs —  
c'était la vieille histoire ô toujours même :  
Quelque âme venait, quelque âme passait....  
une eau pâle s'endort sous des arbres plaintifs.

# La Chanson de Nirvanâ

*Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres*

CH. BAUDELAIRE.



**L**NAPASÉ, tu condamnes l'Enne mi fugace et moqueur  
Et ton bûcher le dévore — mais Il renaîtra de ses cendres.

Oh combien de fois proclamé défunt à toujours — mais ton cœur,  
Puits où tu sens les seaux de Nuit sans cesse monter et descendre ?

Tu t'éprenais dis-tu des ombres passantes — mais trop souvent  
Tu te mentais : ce fut pour oublier qu'Il triomphait encore —

San règne une fumée — mais tu le veux même si décevant  
Car Il est le vieux bouc charmeur et ton âme avide l'implore.

Étrange moissonneur Il fait sa gerbe noire et puis s'envole,  
Toi lâche glaneur tu Le suis ramassant les épis qui tombent,

Des jours de sang avec Lui c'est une lutte aux étreintes folles.  
D'où, navré, tu te réjouis parce que ton âme succombe —

Mais voici : peureuse et frustrée de son beau rêve matutin,  
Ton âme est une lame inutile que corrode l'ennui :

Son passé ruine sordide, son futur un phare éteint,  
Son présent croule — et l'Ennemi vainqueur ricane dans ta Nuit.



**D**ONC c'est la forêt du mensonge, morne dans la Nuit :  
 Jets d'eau très-loin, lente musique d'ennui  
 D'où le rêve lassé s'essore à petit bruit —

Dormir en vos linceuls, ô feuillages jaunis —

Ritournelle des vieux ennuis  
 Le vent sanglote dans la Nuit.

Le vent se venge — ô frisson jusque dans les moelles, —  
 Le vent disperse les feuilles et puis s'enfuit  
 Et là-haut les pâles caravanes d'étoiles  
 Se hâtent vers l'oasis de lune et ses puits.

Dormir insoucieux de l'Isis sous ses voiles —

Complice des louches minuits  
Le vent sanglote dans la Nuit

Aussi, des bassins où l'eau dort sans clapotis,  
Où flottent des plumes de palombe envolée,  
Et le triste trainis des feuilles des allées  
Vient finir aux bassins et se mue en débris.

Pauvres feuilles d'amour si tremblantes sur l'eau !...  
Et les Étoiles sont toutes tombées dans l'eau —

Chantre des espoirs détruits,  
Le vent sanglote dans la Nuit —

Il fait tard il fait froid l'heure tombe assourdie,  
C'est demain déjà, c'est l'hiver et c'est la vie —  
Seul veille un vieillard fou qui dit : « *pouvoir*  
*Un peu dormir, oh s'ignorer issu du noir*  
*Errant au noir et guetté des gueules du noir —* »  
Mais l'insomnie règne en la forêt des bannis....  
Le vent sanglote dans la Nuit.

### III

**P**AR la froide saison de honte et d'agonies  
Ainsi les bannis se lamentaient en vaines litanies :  
« Houles d'un océan nocturne sur nos grèves,  
Épaves dont se jouent les flux et les reflux,  
Vaisseaux partis et de nouvelles jamais plus »

C'est la gamme de l'âme au sourd clavier des Rêves —

Idéal, deuil d'Idées, ô sinistre marotte  
En les mains lasses de séniles Triboulets —  
Aux forçats du Réel que l'Irréel garrotte  
Tes rites d'autrefois se rivaient en boulets —

Geindre vers les arbres de l'impassible Forêt :  
« Mélodie oubliée à la note sensible,

Tristesse du soleil au couchant sulfureux,  
Hantise d'un au-delà dérisoire — cible  
D'où nos flèches douées d'un Vouloir ténébreux  
Reviennent transfiger nos cœurs douloureux,  
Ombre sur les carreaux des fenêtres de l'Être,  
Étoiles déchues, feuillages fanés »

— Silence !

Dans vos veines le sang s'est tari des Ancêtres,  
Le froid des derniers jours aux grand Noir se fiance  
Et l'antique forêt ne vous écoute pas —

« Alors tous les blessés, les souffrants, les vaincus,  
Puisque nos frères morts nous appellent là-bas,  
Nous appareillerons, ascètes convaincus,  
Vers le bon Nirvanâ où l'on ne rêve plus »

IV

**L**E carillonneur se penche  
et regarde en bas vers la ville,  
les cloches ont de lourdes cadences  
et pleuvent en cris noirs sur la ville —

Sans apparat s'en va là-bas un cercueil escorté de spectres —

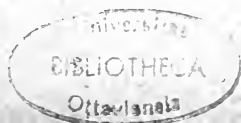
« Sonnez cloches ! » elles se taisent...  
une seule s'épuise en tintements fébriles —

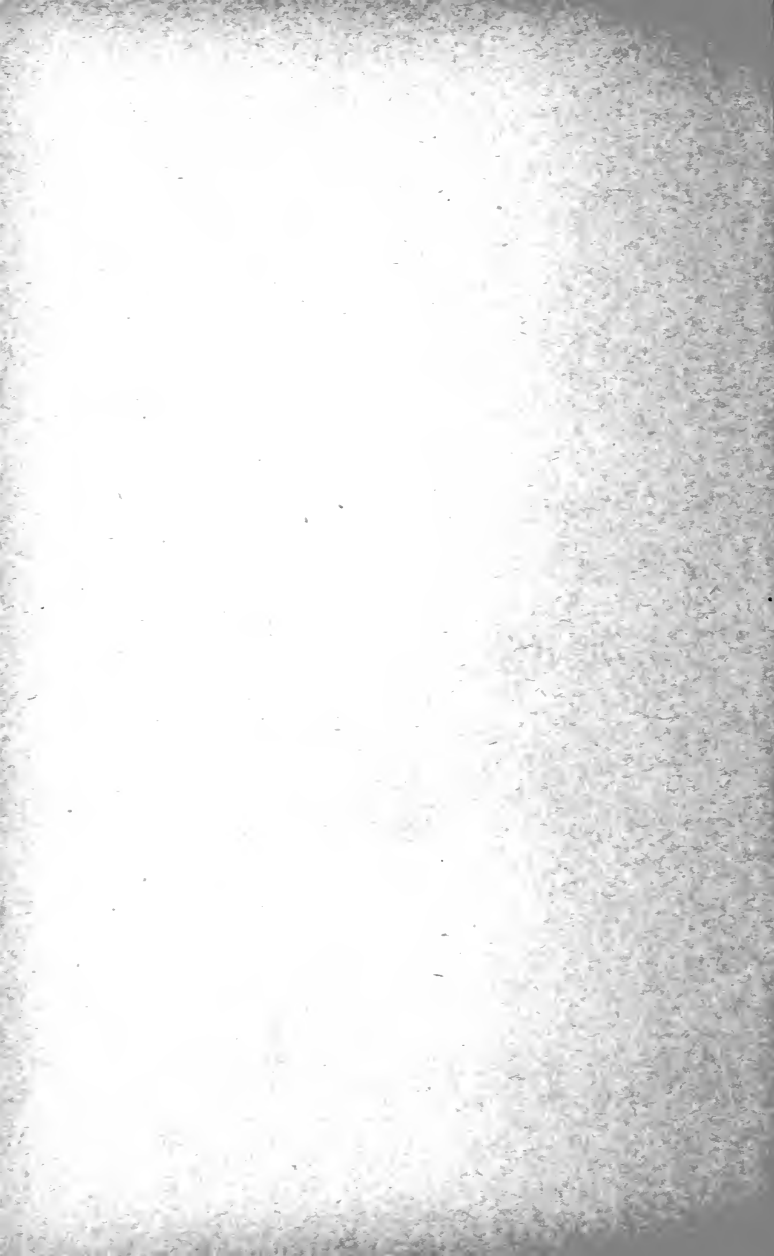
Le carillonneur se penche  
et regarde en bas vers la ville :  
« Qui donc emportez-vous là-bas ? » —

*C'est toi...*

---

PARIS, 1887-1889.











# Une belle Dame passa

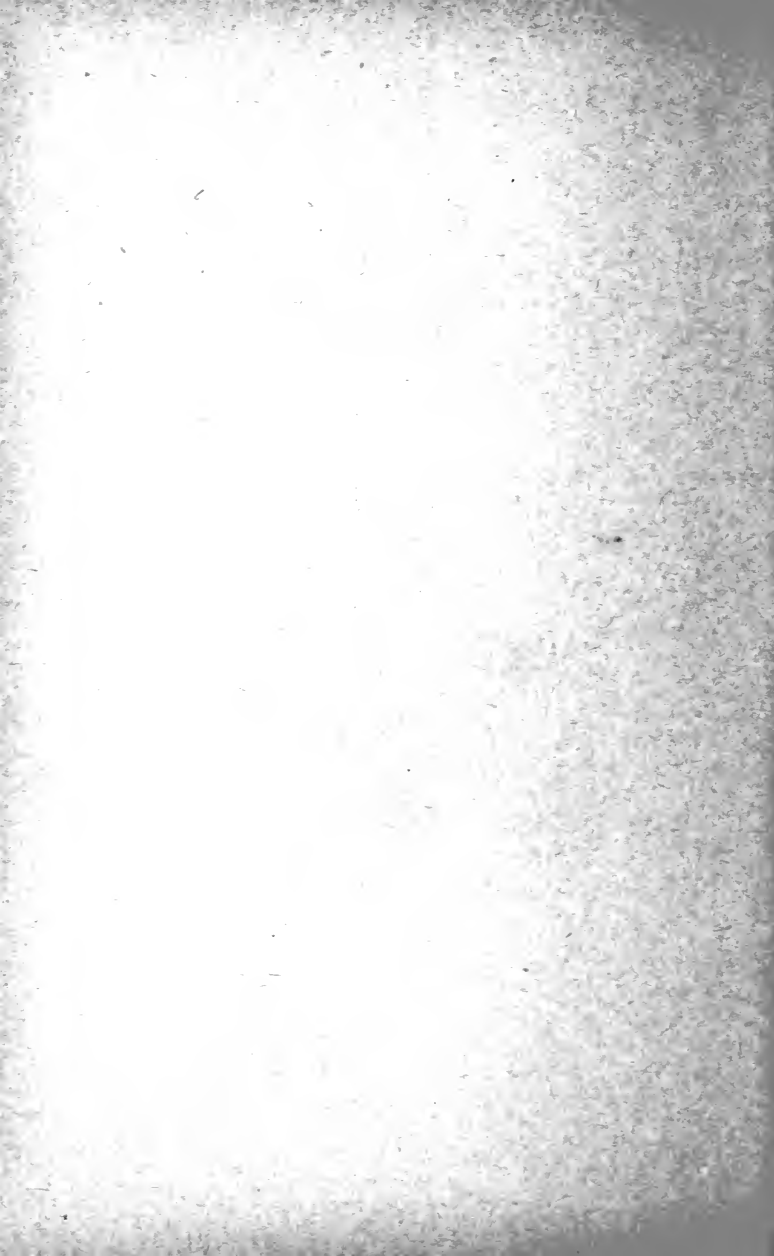
*Je suis celle qui passe et ne s'arrête pas.*

SOIR TRINITAIRE.



A

STUART MERRILL

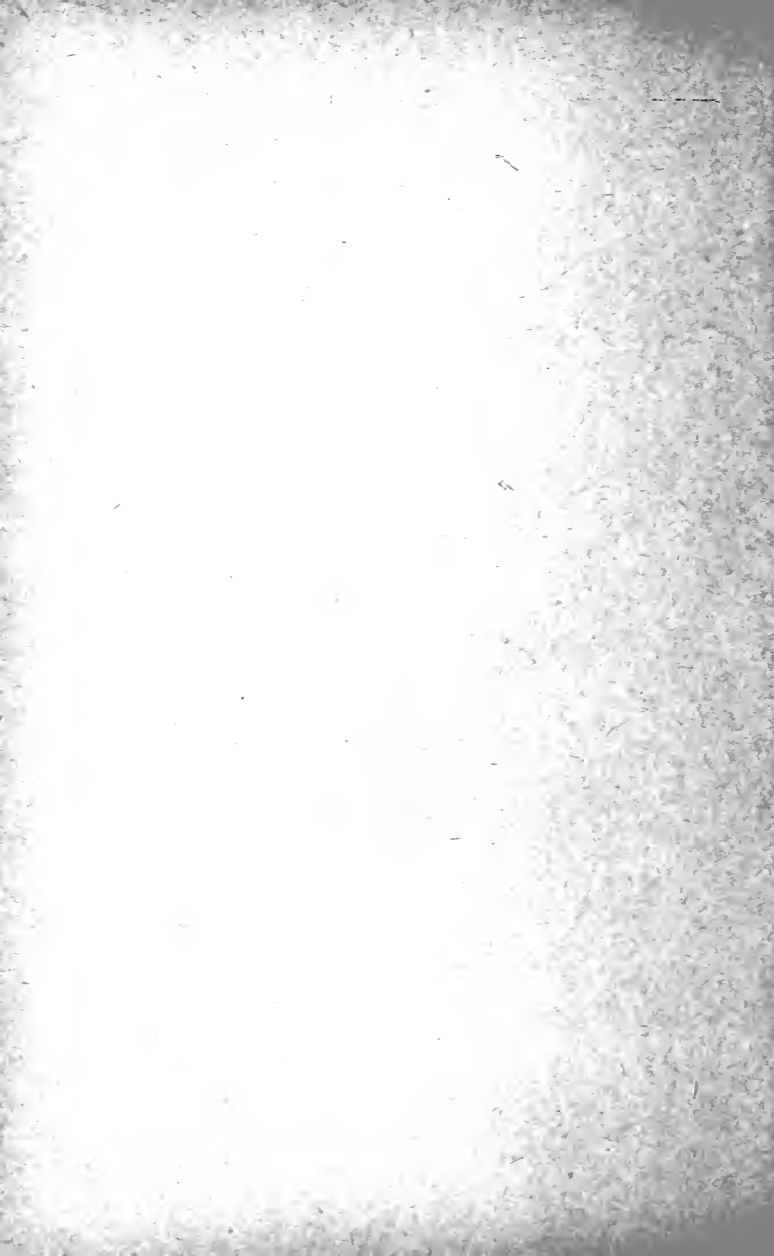


## Note

**J**e dirai seulement ceci : La plupart de mes confrères m'apparaissent un peu des dieux. — La proposition étant admise, je leur citerai cette phrase de Pétrone : « A Rome, on trouverait plutôt des dieux qu'un homme. »

Prenons que Rome représente, dans notre cas, la Poésie. — Moi je me suis efforcé de n'être qu'un homme.

A. R.



## Prologue

*O fantôme qui ris d'être  
et d'avoir été!*





LE CHŒUR

*D*es souvenirs se lèvent sous tes pas  
Aux poussières où dort l'or d'un soir estival,  
Des souvenirs chuchotent très bas  
Comme une eau sourde, un soir, au creux d'un val;  
Le ciel trop bleu, le ciel trop haut frissonne  
Du vol saignant de tes pensées,  
Du vol mourant des songes que moissonnent  
Les mains pâles de la Dame qui est passée.

L'AVENTURIER

*Il est un tombeau sous les lierres  
Où repose un amour ancien :  
Est-ce le mien, est-ce le sien ?  
Ne soulevez pas la pierre.*

*Pourtant j'entends pleurer des ailes  
Un souvenir palpite encore en mon cœur las :  
La Dame des lys passe toujours là-bas  
Et la chanson des jours heureux tremble vers elle.*

*Tout l'Autrefois, comme un dieu qu'ont vieilli  
Les soucis d'une malade humanité,  
Tout l'Autrefois : tout le Songe appâli  
S'assied aux rives d'or d'un soir d'arrière-été.*

#### LE CHŒUR

*Les pampres du Passé rougissent pour tes yeux,  
La grappe d'amour se gonfle comme un sein blond sous les feuilles  
La folle grappe t'offre un festin merveilleux —  
La grappe est un sourire et veut que tu la cueilles ;  
Cependant garde que la Dame soit réelle :  
Son âme vit au suc de l'astre empoisonné  
Dont les pleurs ont mûri la grappe belle  
Qui tente tes regards aux pampres du Passé.*

## L'AVENTURIER

*Les soleils d'autrefois sont fanés,  
Mon âme est triste et la Dame est triste,  
Et je crains les sourires fanés*

*Qui flottent comme un parfum sur ses lèvres tristes ;  
Ses yeux ont la douceur endormeuse des flots,  
Ah ! j'ai peur de ses mornes yeux vagues...  
Et je frissonne aux lourds sanglots  
Que les grands vents divaguent.*

*Qu'importe ! je dirai, vers Demain,  
Selon quelles caresses elle me fut amante  
Et par quelles nuits murmurantes,  
J'ai senti sur mon front l'enfance de ses mains..*

## LE CHŒUR

*Parle : une Forme apparaîtra, pareille  
A ce songe d'amour que tu mis au tombeau,*

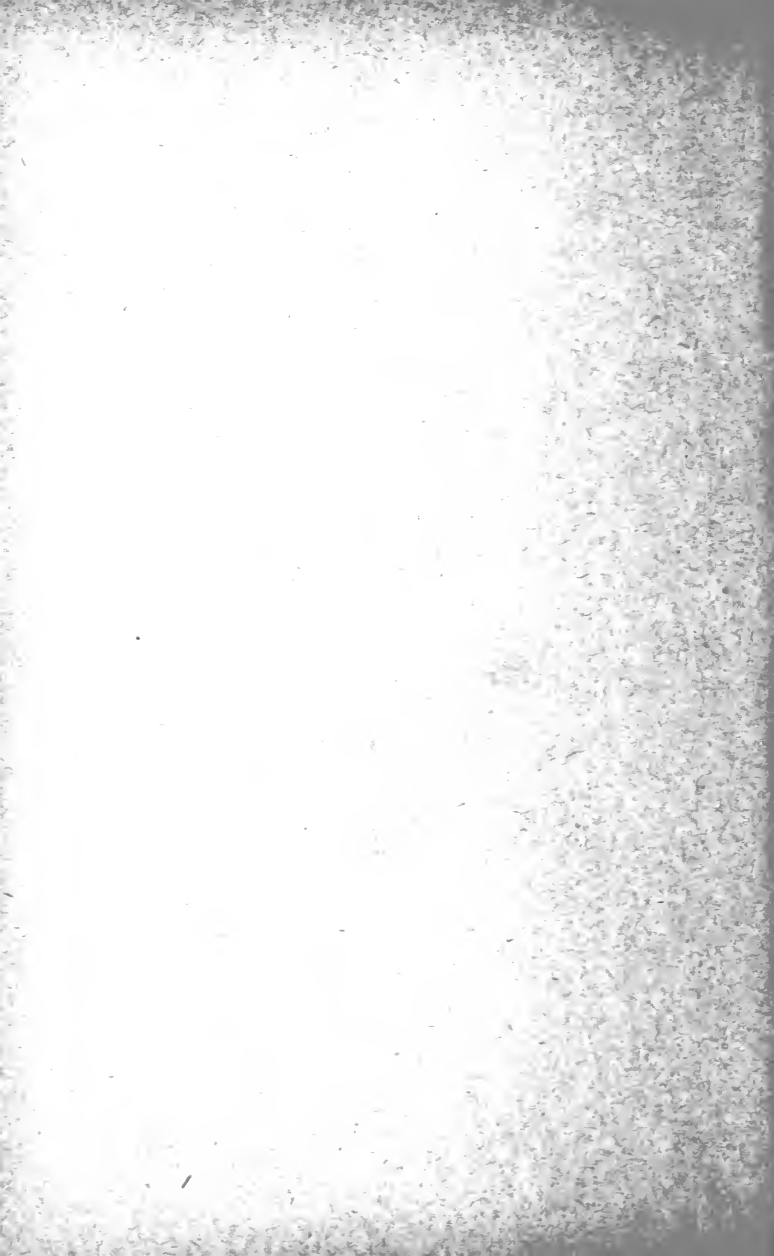
*Parle : le soir a clos ses paupières vermeilles :  
Fatigués de danser parmi les grands jets d'eau,  
Nos ondins familiers dorment dans les bassins,  
Minuit sourit et ses jardins d'astres en fleur ;  
Et le vent vagissant se meurt  
En friselis tout bas et tout à l'heure éteints.*

#### L'AVENTURIER

*Je n'entends plus crier le sang des soirs farouches...  
La nuit d'été m'appelle et languit sous ses voiles,  
Nuit bonne, grande nuit, tu mettras dans ma bouche  
Le miel d'or qu'ont pleuré tes premières étoiles.*

# L'Aventure

*La grappe est un sourire et  
veut que tu la cueilles.*



*L'Adolescent s'assied au bord de la rivière,  
La rivière rit insoucieuse sous les saules,  
Le vent joue avec la rivière sous les saules —  
L'Adolescent trempe ses mains dans la rivière.*

*« Ah ! quel reflet miroite entre mes doigts :  
J'ai cru saisir l'âme verte des flots ;  
Une main fraîche a caressé mes doigts... »  
Le vent susurre au murmure des flots.*

*Titania cueille des fleurs au bord de l'eau ;  
Elle est si gaie — avec des yeux mélancoliques —  
Les fleurs, on dirait des cœurs saignants sur l'eau,  
Et le vent fait semblant d'être mélancolique.*

*« Veux-tu me donner la fleur de ton cœur,  
Gentil garçon qui cherches aventure :  
Je te donnerai ma bouche et mon cœur  
Et je te dirai la bonne aventure. »*

*Le vent est doux et faux comme un baiser —  
L'Adolescent étourdiment donne la fleur :  
« Maintenant donne-moi ta bouche et tes baisers !... »  
Titania s'en va plus loin cueillir des fleurs...*

*La rivière rit moqueuse sous les saules.  
Le vent joue avec la rivière sous les saules.*



**C**E soir-là le soleil s'endormait dans les fleurs  
Du jardin légendaire où je t'ai rencontrée  
Et le vent estival, palpitant comme un cœur,  
Se grisait du parfum des roses fatiguées.

Accoudant au balcon ta paresse enfantine,  
Tu déployas pour moi la nuit de tes cheveux  
Puis, sachant les pouvoirs de ta grâce câline,  
Tu posas sur ma main ta main pâle, et tes yeux  
Où frissonne la vie ardente du péché  
Cherchèrent dans mes yeux le songe accoutumé.  
Lors tu parlas ainsi :

« Quelles fleurs étioilées

Se meurent doucement dans la douceur du soir !  
Le vent caresse et puis s'enfuit comme un espoir  
En chuchotant des mots qui me laissent troublée...  
Vois-tu, je ne sais pas — j'ai très peur d'être heureuse,  
Il me semble aussi que je voudrais te quitter,  
Entrer dans le silence et la nuit radieuse  
Toute seule, et dormir durant l'éternité.  
Je sens autour de nous un obscur anathème :  
Le ciel saigne... ce soir est plein d'enseignements  
Graves — et, près de toi, j'ai peur et, cependant,  
Je m'émeus à ta voix et cependant je t'aime. »

Le parc s'assoupissait parmi des brouillards bleus,  
L'ombre montait, les fleurs s'effeuillaient une à une  
Et, sous les étoiles tristes comme tes yeux,  
Des oiseaux migrateurs laissaient neiger leurs plumes..

« Je sais, te répondis-je, un arbre défendu,  
Un arbre dangereux et que protège encor  
L'ange blanc qui gardait le paradis perdu —  
L'arbre n'a plus de fruits mais porte un rameau d'or..

C'est un rameau vivace et que n'ont pu cueillir  
Ceux-là qui, comme toi, tiennent leur âme close —

Mais — écoute-moi bien, mon enfant — ni les roses  
De ce jardin, ni les grands lys dont le soupir  
Odorant s'éjouit de mourir à tes pieds,  
Ni les chrysanthèmes penchés comme des femmes  
Languissantes, ni les narcisses embaumés  
Ne valent ce rameau dont les fleurs sont des flammes.

C'est un rameau brûlant qu'on nomme Volupté :  
Beaucoup devinrent fous pour l'avoir désiré,  
Beaucoup deviendront fous pour l'avoir adoré —  
C'est un rameau sacré qu'on nomme aussi Beauté.

Mais tu souffres, ton front lourd d'exil et de songe  
S'incline, et, de même qu'une ombre très funèbre  
S'insinue en ce parc et s'étale et s'allonge,  
L'angoisse a, sur ton âme, étendu sa ténèbre.

J'irai — je veux ton rire aux grelots de folie  
Et je veux tout ton cœur avec toute ta foi,  
Toute ton âme et tout ton corps et toute Toi...  
Je veux même tes pleurs et ta mélancolie —  
J'irai là-bas ravir le rameau rédempteur.

Et si je ne reviens plus jamais, si je meurs,  
Si l'ange blanc m'atteint du fil de son épée,  
Tu te rappelleras la Prière oubliée  
Et tu mettras mon nom dans le fond de ton cœur.

Mais si l'ange gardien me sourit et m'accueille,  
Je te rapporterai le rameau symbolique...  
Et nous écouterons les étranges musiques  
Que la nuit et la brise éveillent dans ses feuilles. »

J'allai, je descendis les marches du perron  
— Le parc et ses parfums endormaient leur ennui —  
Je regardai vers toi, puis j'entrai dans la nuit.  
Une grâce ineffable illuminait ton front.

Et je suis revenu...

Oh ! dis, tu te souviens ;  
Le rameau merveilleux je l'avais arraché.....  
*Le sang de l'ange blanc luisait sur mes deux mains*  
Et je restais tremblant sans oser te toucher.

Les arbres gémissaient longuement dans la nuit,  
Le vent pleurait tout bas et puis pleurait sans trêve.

Et le ciel semblait un cyprès épanoui —  
Mais toi tu étais là paisible comme une Eve.

Je t'offris l'or fleuri que formèrent des rêves.

Ta bouche caressa le rameau radieux,  
Ton sourire fut triste à l'égal de tes yeux  
Et ton geste celui d'une qui s'est soumise  
Car l'amour triomphal t'avait toute conquise.

La nuit s'apâissait et fuyait comme une eau ;  
Quel silence ! — Penché sur ton âme lassée,  
J'écoutais ton cœur battre et chanter tes pensées —  
Nous avons oublié les choses de Là-Haut.

Or une aube sanglante empourpra le rameau.

III

*Nous nous sommes aimés et tant aimés encore  
Pendant beaucoup de soirs et de nuits et d'aurores.*

Sous les pommiers aux frissons odorants,  
Parmi les fleurs folles de printemps,  
Parmi la rosée exquise et l'enfance de l'herbe,  
    Nous allons radieux et superbes  
    Et pareils à de jeunes dieux.  
Mais les étoiles et leurs feux clairs et leurs feux bleus  
Qui se pâment dans le soir en songes d'améthystes et de diamants  
    Sont jalouses de l'extase de nos yeux  
    Et se cachent malignement.

En vain, les mauvais présages  
Bruissent parmi la brise et parmi les fleurs,  
En vain, les arbres étendent leur feuillage  
Comme s'ils voulaient nous défendre d'un malheur,  
Voici que dès tout à l'heure une année  
Je suis le seul heureux, tu es la seule aimée.

Pourtant, cette nuit, tu sembles très triste,  
Quel penser morose assombrit ton front ?  
On dirait — je ne sais — que tu assistes  
Au colloque des Esprits qui vont  
Deux à deux par l'atmosphère obscure  
En complotant de sinistres futurs.

N'écoute pas les anges noirs — écoute-moi :

Je te cueillerai ces roses  
Qui dorment à la lisière du bois  
Et je te chanterai des choses  
D'amour — et je tresserai pour toi  
Quelque guirlande embaumée —

Et nous nous aimerons encor toute une année.

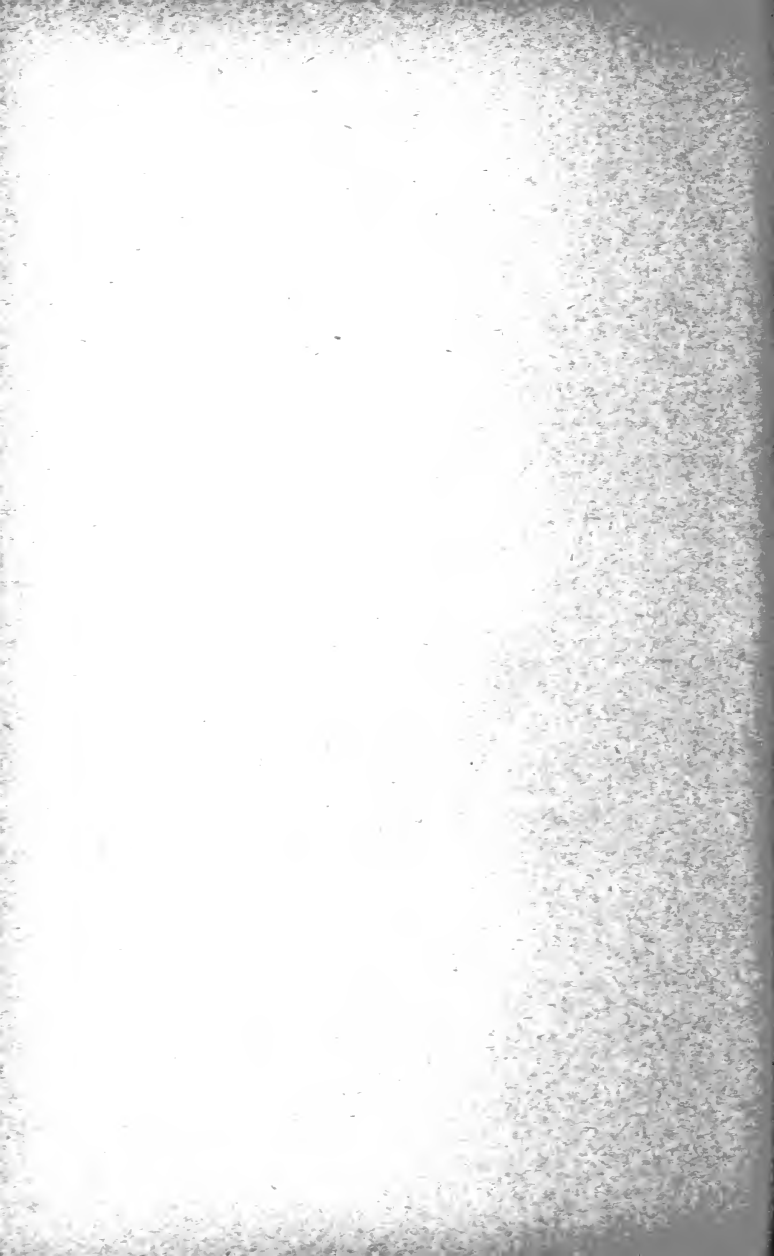
Quoi ! tu te détournes, tu rêves ? —  
Quelle nostalgie en tes yeux

Distracts vers les nocturnes grèves !, ...  
Ecoute-moi. *Nous sommes des dieux* :  
    Tu m'aimes, je t'aime...  
Et je chanterai — quand même.



# Les Chansons de l'Aventurier

*Demandez au vent qui passe*



I

**D**AME des lys amoureux et pâmés,  
Dame des lys languissants et fanés,  
Triste aux yeux de belladone —

Dame d'un rêve de roses royales,  
Dame des sombres roses nuptiales,  
Frêle comme une madone —

Dame de ciel et de ravissement,  
Dame d'extase et de renoncement,  
Chaste étoile très lointaine —

Dame d'enfer, ton sourire farouche,  
Dame du diable, un baiser de ta bouche,


C'est le feu bu des mauvaises fontaines  
Et je brûle si je te touche.

---

La dame que j'ai choisie  
Se vêt de voiles candides —  
En ses cheveux tu résides  
Arome de l'ambrosie.

La dame que j'ai conquise  
Dans un pays inconnu  
D'où nul n'était revenu  
Dès les temps me fut promise.

Peut-être je la perdrai  
Et peut-être j'en mourrai...  
Mais n'est-ce la Poésie,  
La dame que j'ai choisie ?

 L'OISEAU bleu de ta gaieté  
Picore aux prés d'or du rire :  
Il est un prince enchanté,  
L'oiseau bleu de ta gaieté.

Ta tristesse, c'est la lune  
Pâle d'un songe d'automne —  
Larmes de lune une à une,  
Ta tristesse qui s'étonne.

Ton rêve : quelle forêt  
Où déesse chasseresse,  
Aux doux réseaux de tes rets  
Tu captives ma paresse !

L'amour ? nous n'en savons rien :  
Douloir ou suprême bien ?  
Peut-être faux comme l'heure,  
Sonnant ton baiser qui leurre ?...  
Au fond, nous n'en savons rien.

Ma tristesse et ma gaieté  
Fleurissent vers ton sourire ;  
Toi, comme roses d'été,  
Tu cueilles et tu respires  
Ma tristesse et ma gaieté.

L'or voluptueux de la nuit  
Frémit aux parfums de ta chevelure —  
N'es-tu pas quelque infante très pure  
Que trouble un peu l'ivresse de la nuit ?...

T'offrant des pleurs aux astres dérobés,  
Minuit pensif s'agenouille à tes pieds,  
Mai te caresse et se dit ton féal —  
Moi je suis là comme un vague vassal.

### III

**L**UMINEUSE, elle vint : c'était toujours la même  
Offrant avec sa bouche un bouquet de serments —  
Me délaisseras-tu, princesse de Bohême :  
Je suis un roi banni dont la tristesse ment.

En vain le bouquet frêle et frais et de printemps  
Qui fleurit sur ta bouche à ma bouche vouée  
Se refuse du leurre d'un rire irritant,  
Tu restes la princesse et la seule priée.

Rêve où mon rêve succombe,  
Tu ris, raillant mon destin —  
Tes mains mièvres et tes seins  
Ont des tièdours de colombes.

Tu mens si tu me prédis  
Que tes lèvres sont menteuses  
Puisque tes yeux m'ont promis  
Leur douceur de nuit peureuse.

---

La lune est d'argent sous les arbres roses,  
Des fruits fabuleux font plier les branches  
Et voici neiger des floraisons blanches. —  
Un follet s'enfuit par l'ombre morose.

Tes yeux fous, ce sont des enfants perdus  
Que séduit l'ardeur des fruits défendus ;  
Tes yeux d'or ce sont des enfants pervers  
Curieux d'amour et de pommes vertes ;  
Je vois, dans tes yeux, ton âme entr'ouverte,  
Je vois dans ton âme, une fleur d'enfer.

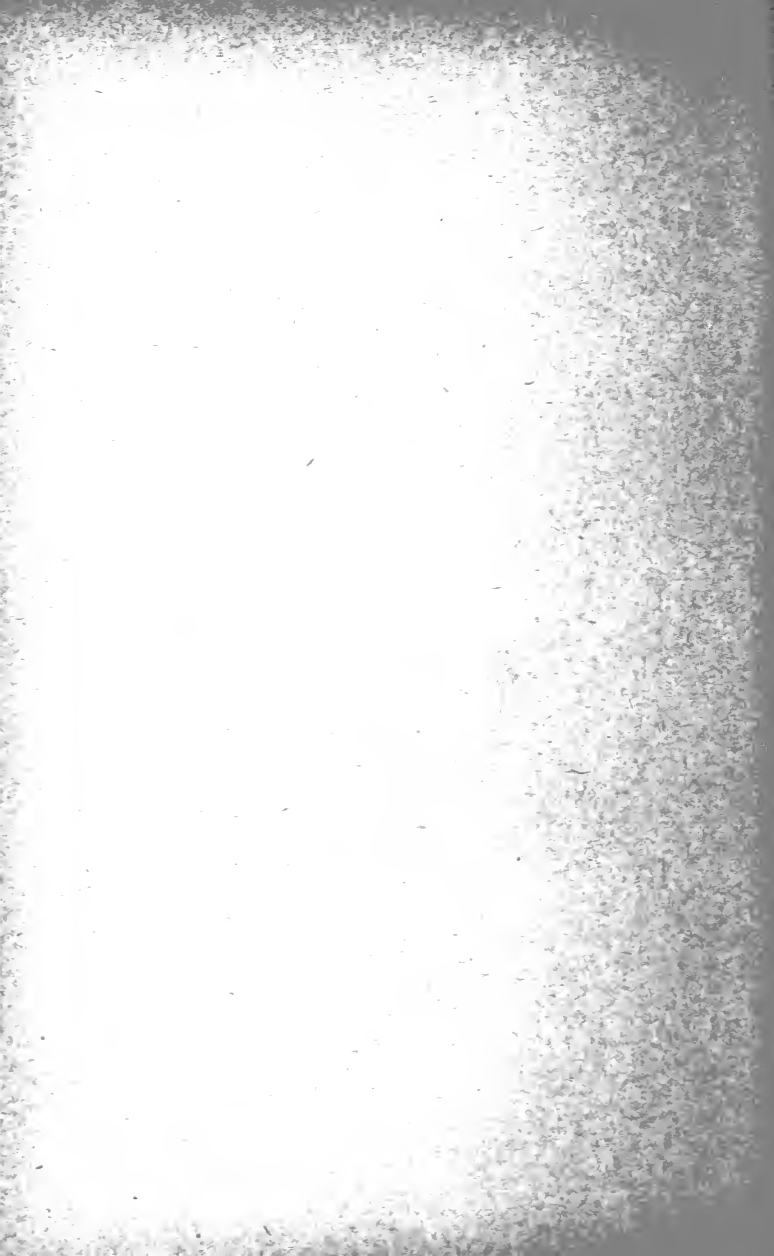
Arrêtons-nous : la nuit verse sur nos deux têtes  
Une onde caressante où flottent des rayons  
Et le ciel semble un dieu tremblant vers des conquêtes :  
Cueillons la nuit, l'Extase et l'Exaltation...

Donne-moi tes yeux, donne-moi tes seins —  
Nous avons chassé le songe assassin.



## Soir Trinitaire

*Je suis celle qui passe et ne s'arrête pas.*



*Le Pactole plaintif et doux de mes poèmes  
Rêvait de sommeiller sous tes jeunes troènes.*

*Mais j'ai peur un peu des blancheurs et des parfums  
Et du rire troublé des fleurs de ton jardin.*

*Et puis — parce que tu es une étrange dame —  
Je crains, sur mes flots, un regard de tes yeux calmes.*

*Mais ne se peut-il, ce soir, que tu désaltères  
En ma tristesse le géranium de tes lèvres ?*

*Si ton âme enfantine où règne un crépuscule  
S'étoilait de franchise et de mansuétude ?*

---

*Toi, tu penses — tant ma voix te laisse distraite —  
« Quelque ange blanc reviendra de là-bas, peut-être. »*

*Or le flot suit le flot qui fuit en murmurant  
Qu'il n'est plus le pays où nous nous aimerons...*

*Et la Nuit, ta grande sœur, ô Dame d'amertume,  
Elève pour ma mort sa faucille de lune.*

**P**ALAIS miraculeux, domaine légendaire,  
Mon âme l'attendait de toute éternité :  
Aux clameurs de buccins pareils à des tonnerres,  
Au flamboiement multicolore des bannières,  
Elle arriva parmi l'ivresse de l'été,  
La Reine puérile auréolée d'aurore.  
Sur un char fulgurant escorté de rois d'or  
Et de beaux pages blancs qui portaient des épées,  
Elle se tenait droite — et ses cheveux lamés,  
Son front, neige des lys, ses yeux, sombres splendeurs,  
Sa bouche où Gulistan épanouit ses fleurs,  
Son orgueil racontaient de glorieux périples.

Or quand elle approcha, je vis qu'elle était triple.

**Q** première ! — hyacinthe où le gel diaphane  
Miroite et se rigide en raideurs coruscantes,  
Méprisant le désir et l'ivresse profane  
Des voluptés et l'ombre aux tièdours attirantes,  
Tu veux immaculé le hautain piédestal  
D'où s'épandra l'indifférence de tes yeux  
Surpris de nul Réel attendant à leurs cieux,  
Première — ô toi l'Elue un grand soir aromal.

D'une enfance complue à se savoir morbide,  
Maigre et qui défierait la sveltesse des joncs,  
Si triste — une saulaie où des brises dévident  
Le plus aigu refrain de funèbres chansons —

La deuxième se voue aux candeurs équivoques ;  
Or ses yeux où l'ennui d'étangs dorés s'évoque  
— Eau morne reflétant des villes à l'envers —  
Sa bouche, miel en feu qui fleurit les fruits verts  
Et ton nimbe nocturne, ô sa folle toison,  
C'est le charme ambigu d'un très jeune garçon.

Voici ce qu'en des yeux de brume et d'Au-delà,  
Mes yeux de convoitise ont lu cette nuit là :  
« Je suis la tierce amie et je garde en mon âme  
Un peu de la légende apprise à toi, jadis ;  
Azur inespéré de l'encre et du calame  
Je suis la fleur étrange éclosée aux manuscrits ;  
Blancheur dès les parcs blancs où la perçut un songe,  
Je suis la figurine au sourire vaincu ;  
Rythme ancien dont persiste l'inattendu,  
Mon âme pour ton âme éprise de mensonge.  
Et puis un doigt d'éclair désigne tout là-bas  
Une attente affolée et d'autres bras tendus —  
Contemple-moi la coupe où tu ne boiras plus :  
Je suis Celle qui passe et ne s'arrête pas. »

Reines de mon silence, ô Sœurs que pérennise  
L'instant qui mûrit aux treilles d'éternité

Par vos torses cabrés en pâle trinité,  
L'Unique règne en vous dont s'embrase l'emprise  
Sur mon âme immobile et de minuit : flux d'astres  
Epars au fond d'un ciel de pourpres déchirées,  
Ruine antérieure et Babel foudroyée...  
Les yeux jaunes d'un sphinx surveillent son désastre.

Puis elle est un jardin hanté de songes morts,  
Aromates trop lents que stimule le soir ;  
Une valse bleu sombre où tintent des clous d'or  
Les roule raviver en de lourds encensoirs  
Votre présence, ardeur qui flamboie en aurore.

Mystère qu'une mer homicide investit,  
Triple idole debout sur des mondes détruits,  
Mes regards, fleuve noir riche d'ambres et d'herbes,  
Enlacent le jardin qui saigne de glaïeuls.  
Entre : l'heure t'adore et d'un frisson t'accueille,  
Dodone séculaire inclinant sa superbe,  
Mes chênes vers ta face ont des gestes d'âïeuls  
Et mes pollens fiévreux s'expirent des calices.

Ecoute palpiter le sommeil de mes lys,  
Ecoute mon amour pleurer dans les bassins,



---

Ecoute ma folie, dans les arbres, très loin....  
La grand'route se tait où tintaient des galops,  
Ton rire d'Irréelle incante le jardin —

Et le soir sidéral tremble comme un sanglot.

IV

**D**AME d'Illusion, Princesse des prestiges,  
Fée-enfant, par le soir merveilleux tu t'ériges  
Pour le ravissement des corolles nocturnes.  
Souviens-toi : j'étais là comme un dieu taciturne,  
Morose devant tes voiles.

Essaims de frelons d'or essorés en étoiles,  
Mes désirs frémissaient autour de ton sommeil  
Et j'attendais, sur nous, l'innocente lumière  
De l'aube et sa fraîcheur et son baiser vermeil...  
Et — souviens-toi — c'était hier.

**H**IER, c'est le parc rouge et le palais morose,  
 La mer féline autour des lourdes floraisons,  
 Et des souffles imbus d'orage et de poisons  
 Flagellent les pavots et défeuillent les roses —  
 Muse, c'est ton orgueil, ta gloire et ta prison.  
 Dans ce domaine — or fauve et deuil pourpre : mon âme —  
 Ou la tienne, déesse aux doux yeux inéclos —  
 Fous, ayant bu l'ardeur farouche des pavots,  
 Nous avons récolté des fruits qui sont des flammes  
 Cependant que, chargé de songes, tout hier,  
 Un Argo radieux s'enfuyait vers la mer.

Hier ! — ô soir dernier d'une ivresse qu'adorne  
 Le prestige écroulé d'un nuage vermeil —

Muse, le sang du ciel ruisselait, le soleil  
Épouvantait de flèches d'or le couchant morne ;  
Des colombes neigeaient vers ta gorge fleurie,  
Des cygnes, dans le vent, chantaient leur agonie  
Pour avoir contemplé tes pieds blancs sur la grève ;  
Et roulant des parfums et pâmant des sanglots,  
La mer, la grande fleur aux pétales de flots,  
Élevait à ta lèvre un calice de rêve.

Soir lointain ! fête en vain que l'on crût éternelle...  
Muse, l'oiseau Minuit plane au ciel noir hanté  
Par la froide ferveur d'une lune cruelle  
Et le parc est sinistre où passa ta beauté  
Car la Mort s'y promène avec la Volupté.

Sombres comme le seuil des paradis perdus,  
Douce comme les fruits d'un verger défendu,  
Vers les flots languissants qui pleurent au rivage,  
Deux femmes ont paru, belles à ton image.

L'une voilait de deuil sa couronne royale,  
Elle portait le sceptre où luisent des opales,  
Un songe très ancien sommeillait dans ses yeux —  
Et le vent de la nuit caressait ses cheveux.

Nous n'osâmes toucher sa chevelure pâle,  
Et ses yeux d'infini nous firent un peu peur...  
Et nous ne savions pas qu'elle était notre sœur.

Éparpillant au loin, parmi les vagues folles,  
Des feuillages dorés et de vierges corolles,  
Offrant sa forte bouche où fleurit le baiser,  
La deuxième eut pour nous d'irritantes paroles  
Et son rire tintait dans le parc embrasé.

O spectre dont les yeux sont pareils à des songes,  
O fantôme qui rit d'être et d'avoir été,  
O Mort et toi, sa sœur, vivace Volupté,  
Entrez dans ce domaine où régna le mensonge...

Déesse, viens, quittons ce palais qui s'écroule  
Parmi les pavots lourds et les roses que foulent  
Indolemment la Mort avec la Volupté ;  
Puisqu'une lune froide appâlit ta beauté,  
Puisque l'âme n'est plus que nous avons élue,  
Nous saurons retrouver la patrie inconnue :  
La douce île exilée où les rois sont des anges.  
Partons...

Quoi, tu te tais, tu détournes la tête,

Un très sombre infini règne en tes yeux étranges...  
Ton rire tinte au parc embrasé, tu es prête,  
Arrachant de ton front mes lys et mes soucis,  
A jeter ton orgueil aux pieds de celles-ci ?...

Embrasse tes deux sœurs et reste dans leurs bras :  
Les colombes ont fui... *je ne te connais pas !*  
Adieu...

Mais ô vous Trois qui me fûtes l'Unique,  
La grande Isis gardant aux plis de sa tunique  
Les choses que l'on sait et que l'on ne sait pas,  
Vous Trois ! voyez surgir — cependant que s'endort  
Le murmure étoilé de la nuit paresseuse —  
Un dieu mystérieux debout dans l'ombre d'or...

Argo s'efface au loin de la mer orageuse,  
L'aube moire d'espoir la tristesse des marbres...  
Un enfant solitaire a passé sous les arbres. —

Aurore ! ton enfant chante un chant radieux  
Car un astre nouveau s'éveille dans ses yeux.

## VI

**M**ETS-TOI de deuil, Octobre, accourez, vents d'automne !  
Où est l'Aurore ? où, celui-là qui s'en allait  
Charmant des oiseaux fous dont le ramage étonne ?...  
L'adolescent s'assied sur ton seuil, ô palais  
Ecroulé parmi l'ombre déserte et l'automne.

Les arbres inquiets lui dictent sa tristesse,  
Les flots indifférents chantent bizarrement  
Et vers les lointains gris un fantôme se dresse  
Qui parle... Est-ce une voix ou la plainte du vent ?

« Insensé, quelle ardeur à te frapper toi-même !  
La vie a dispersé tes Princesses de rêve :

Celles-là qui venaient, belles comme un poème,  
S'en vont chassées, s'en vont boîteuses par les grèves ;  
Mais moi qui fus ton âme et moi qui fus leur âme,  
Moi, le mensonge amer de la réalité  
Je reste et je te dis : « Prends garde, en vérité  
*Le rameau s'est flétri — et me voici la Femme. »*

L'adolescent frissonne aux clameurs de l'automne,  
Ses mains effeuillent des pavots morts sur les flots :  
Désormais c'est la Vie et la Femme et l'Automne —

Et le soir sidéral tremble comme un sanglot.



## Paroles vers l'Ombre

*La couronne dernière — dans la brume — et le voile  
De la Dame qui est passée...*



*L* Le vent d'hiver chevauche des nuées par la plaine :  
 Cela crie et cela pleure et cela se plaint...  
 Des musiques passent en tourbillons, tristes et vaines —  
 Et vain le vent, vaine la plainte et les pleurs vains  
 Par la plaine.

*M*usiciens de mon désir, cassez les violes,  
 Fetez les cuivres aux fossés,  
 Aussi ces flûtes où notre ennui se console —  
 Ecoutez la chanson des trépassés :  
 Le vent d'hiver ricane à perdre haleine  
 Par la plaine.

*Baladins de mon plaisir, prenez la fuite,  
A quoi bon désormais mon rire et vos chansons ?  
La coupe est vide — ô vins trop doux, amers ensuite ! —  
Toute illusion se meurt en prison  
Et l'âme tombe en pâmoison...  
Ecoutez tous ! — le vent s'apaise et souffle à peine  
Par la plaine.*

*Pour voir encore l'image qui recule  
Et va s'évanouir dans le ciel rougissant,  
L'adolescent s'assied au bord du crépuscule,  
Anxieux de tant d'or, de rubis et de sang...*

*Le vent d'hiver épand de froides laines  
Sur la plaine.*

## II

**T**ON âme surgira, sans doute, au soir mourant  
Où tu crus déflorer un soleil virginal  
Et le soir, sans doute, se fera plus mourant  
Et tu te sentiras d'autant plus virginale.

Mais tes soirs ! les toucher : qu'il soit une main maigre  
Touchant quelque rougeur qui frissonne au ciel froid...  
Toi, ton ombre sur la fenêtre est blanche et maigre  
Et j'appelle l'Été sur nous deux — et j'ai froid.

Si, au moins, écartant ta chevelure folle,  
Tu dévoilais l'Islande verte de tes yeux —  
Or tu parais éprise des pénombres folles  
Et les clartés du Nord s'entêtent dans tes yeux.

Je sais d'énormes fleurs où l'or poisse et dégoutte,  
Je sais les soleils vieux qui se meurent d'ennui —  
O Ma Dame, tais-toi qui verses goutte à goutte  
L'ardeur des vieux soleils et l'or des soirs enfuis.

Non, parle, car j'ai soif encor des lèvres fraîches  
Où frissonne l'oiseau farouche du baiser...  
Mais tes lèvres pourtant qui me furent très fraîches  
A des fantômes fols offrirent leur baiser.

A présent, je voudrais du sang sur ton corps pâle,  
Qu'un collier de corail naisse de tes blessures —  
Mais tu ris et j'ai peur alors de l'éclair pâle  
De tes dents, souvenir de divines morsures.

Ah ! donne encore un peu la fraîcheur de tes lèvres —  
Je courbe mon orgueil devant ta vanité  
Pour avoir sur ma bouche encore un peu tes lèvres —  
Et je crois que les fantômes sont vanité.

En tes yeux j'ai trouvé la clarté des étoiles  
Qui sommeillent au fond des cieux immaculés,  
Et je t'enlace et tu restes immaculée  
Car même en m'insultant tu craches des étoiles...

---

Sombre amour, triste amour, morne comme un étang !  
O tourment : souvenir où sanglote un regret —  
Mais les blancheurs de ton doux corps font mes regrets...

Quelle est l'Ophélie qui flotte sur l'étang ?

### III



PAR l'ombre vague où vont des formes,  
J'éperds mes regards assoiffés de toi :  
Silence, Solitude et Male-Norme  
    Me parlent de toi...  
Est-ce ta voix qui chante en ma folie ?  
Est-ce ton front pâle sur l'oreiller ? —  
    Une vieille est assise au foyer  
        Et son nom : Insomnie.

Notre chambre a gardé ton arôme,  
    Dans la glace a passé ton fantôme...  
Non, la chambre est vide et la glace ment...  
La lune me fixe ironiquement.



Dormir ! et que tu viennes en songe  
Parmi l'azur et la chanson des matelots  
Vers la grève ancienne où s'allonge  
La paresse féline des flots.  
Dormir ! m'oublier dans tes bras,  
Baiser tes seins harmonieux,  
Et retrouver mon âme dans tes yeux ! —  
Mais le sommeil est mort et tu ne viendras pas.

Il faut veiller, il faut saigner,  
Souffrir ton souvenir vivace en ma folie :  
Une Vieille s'est assise au foyer  
Et son nom : Insomnie.

IV

**O** regards de prière ! ô cheveux parfumés !...  
— Quel présage de sang vers ces folles nuées  
Qui voilaient une lune en leurs affres noyée ! —  
Voici venir la Nuit tueuse de Beautés.

O regards suppliants... mourront-ils, dis, trop frêle,  
Comme toi, comme moi, mourront-ils cette Nuit ? —  
Les oreillers de fleurs et les rideaux vermeils  
Saignent du souvenir de nos bouches unies,

Car vois-tu, mon enfant, nous avons trop aimé,  
Trop souffert, trop pleuré l'un par l'autre, et sans doute  
Que si nous délaissions cet amour abhorré,  
Nous le retrouverions au détour de la route.

Que fais-tu là ? Pourquoi ces regards de détresse ?  
Pourquoi ces pleurs encor dont je sais le mensonge ? —  
Moi je suis lâche, et si tu m'offres ta faiblesse,  
Mon âme veut ton âme et s'y penche et s'y plonge...

Va-t'en, ôte tes mains fraîches comme des roses ;  
Je voudrais tant dormir délivré de tes lèvres  
Très loin... Qu'une neige d'oiseaux chastes se pose  
Sur mon cœur convulsif et sur mon front de fièvre.

Va-t'en, détourne-toi vers l'ombre maternelle,  
Cache ta face et tes regards trop radieux —  
Les oiseaux sont-ils là : j'entends chanter des ailes...  
Va-t'en chez les démons rieurs qui sont tes dieux.

Mais non, reviens ! garde la Nuit dans tes cheveux,  
La Nuit et les parfums et juillet embrasé,  
Rends-moi tes yeux profonds et ta bouche, je veux  
M'ensevelir dans le tombeau de tes baisers.

L'ombre est toute sanglante où tremblent des étoiles,  
Une haleine de mort agite les rideaux,  
Un rire d'épouvante éclate — et se dévoile  
Un ange agonisant qui défend un Rameau...

Vois, c'est le châtimeut : ô volupté des plaies  
Qui saignent largement sur nos corps enlacés,  
Et voici : notre amour mélerait, s'il pouvait,  
Tout ce sang d'aujourd'hui avec tout le passé.

L'ombre rouge ruisselle et luit comme une mer,  
Le rire se déchire et se meurt en murmures...  
Larmes froides... sueur... et terreur de la chair...

Et ton sang et mon sang rougissant les draps purs.

**L**E matin, comme un enfant de lumière,  
 Le matin, comme un enfant de pardon,  
 Descend des cimes coutumières  
 Poser ses mains fraîches sur nos deux fronts.

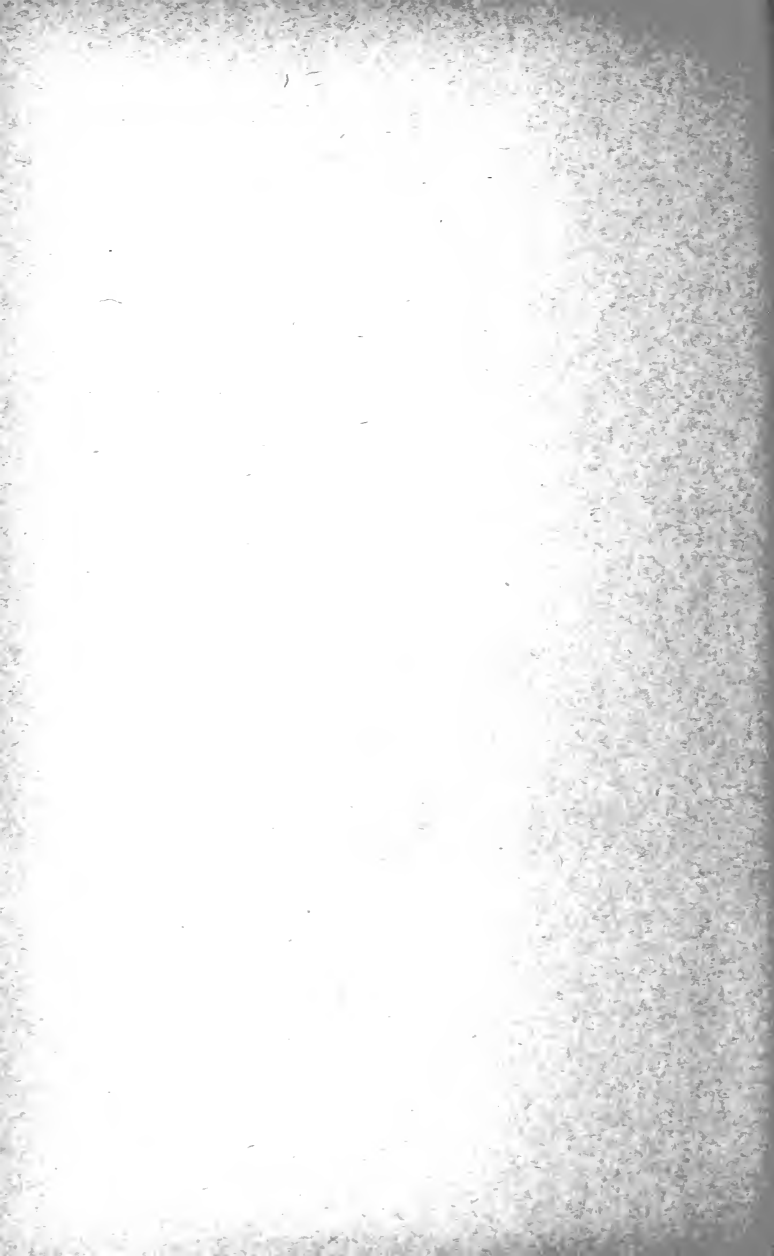
Le matin rit un rire d'Avril  
 Dans le ciel clair — rose et verte ironie —  
 Ah ! vois s'ouvrir cette porte, ah ! magie  
 Vers un pays de soleil puéril.

Toi si blanche, et moi si pâle, partons ;  
 Entends-tu pas quelle oraison :  
 Le matin chante en la chanson des brises —  
 Et voici les coteaux de la Terre Promise.

Mais ta blancheur est d'une morte,  
Mais ma pâleur est d'un mort...  
Doux matin d'or ferme la porte  
Puisqu'elle et moi nous sommes morts.

## A la Tristesse

*Et voici les coteaux de la terre promise.*





*D*es oiseaux blancs et des parfums mélancoliques  
 Volaient indolemment autour de ton sommeil ;  
 Nous avons parcouru des pays sans soleil —  
 O brume, ô goëlands, ô pâleurs idylliques.

*A*ujourd'hui c'est la fleur étonnée et l'Aurore :  
 Voici d'autres pays — chantez, vagues vermeilles ! —  
 Et des rêves dorés aux murmures d'abeilles  
 Nimbent de blonds enfants que ton silence adore.

*M*a Dame, allons tous deux par ces grèves étranges,  
 Ecoute palpiter de nouvelles colombes —  
 Tous nos pensers mauvais s'endorment dans leur ombre  
 Et pour ces paradis nous renaissions des anges...

*Et pourtant je fuirai, triste — selon la lune —  
Le beau songe embaumé bruissant vers ta face....  
O toi, tu m'apparais quelqu'une qui s'efface....*

*Entends-tu quel vent noir s'explore par la dune?...*

**S**UR tes genoux, ô Tristesse,  
Je pose mon front souffrant :  
Tes mains — paresse, caresses —  
Guérissent mon front souffrant.

Tristesse, en tes flots tremblants,  
Que ton eau lave ma fièvre —  
Je sens déjà sur mes lèvres  
La fraîcheur des cieux nouveaux.

Hier, au fond des cieux nouveaux,  
J'ai capté de blancs oiseaux  
Gardiens des mers boréales...

Depuis, vers des femmes pâles  
Je vais parmi les oiseaux.

O Tristesse doloteuse,  
O charitable Mentreuse,  
Garde mon âme du Réel,  
Pose tes mains sur mon rêve,  
Donne-moi l'aube de tes yeux :  
J'y vois passer sur l'or des impossibles grèves  
Des anges nimbés de cieux.

### III



R le vent sanglotait parmi les peupliers —

Drapé de silence, le Soir songeait à des choses de crépuscule  
Et parmi les nuées — blancs colliers déliés —  
Un doigt sur la bouche et, dans les yeux, la Déesse,  
    Vous me faisiez signe, obscures destinées.

Tristesse, tu revenais d'un baptême, ce dimanche  
Assoupi dans les paresse d'or de l'automne :  
Tu vis que je pleurais et que je frissonnais  
Et tu me délivras de mon lourd cœur blessé —  
Et tu le pris, mon cœur, entre tes mains d'automne.

Ce soir où les Destins m'ont fait signe dans l'ombre,  
Aux chants du rouge-gorge et du chardonneret,  
Tu fleuris mes chemins, Tristesse immaculée,  
D'une pourpre de fleurs lumineuses dans l'ombre...

Or le vent sanglotait parmi les peupliers.

IV

**U**NE viole amoureuse  
Vibre encor au long des plaines

Qui déclinent, langoureuses,  
Vers l'ivresse du couchant ;

A la lisière de la forêt violette,  
Des heures se tiennent immobiles  
Surveillant mon âme inquiète  
D'oiseaux et de femmes graciles.

Il frémit des baisers de sylphes parmi les feuilles,  
Un parfum de cheveux a passé dans le vent  
Et l'air a des douceurs d'ailes parmi les feuilles —

Des cloches de cristal s'exilent dans le vent.

Le soir ondule, funèbre comme un prélude  
A des symphonies de fantômes —  
Quelqu'un est mort en moi dont je suis le fantôme  
Et mes pieds ne connaîtront plus  
Les tranquilles sommets de la mansuétude...

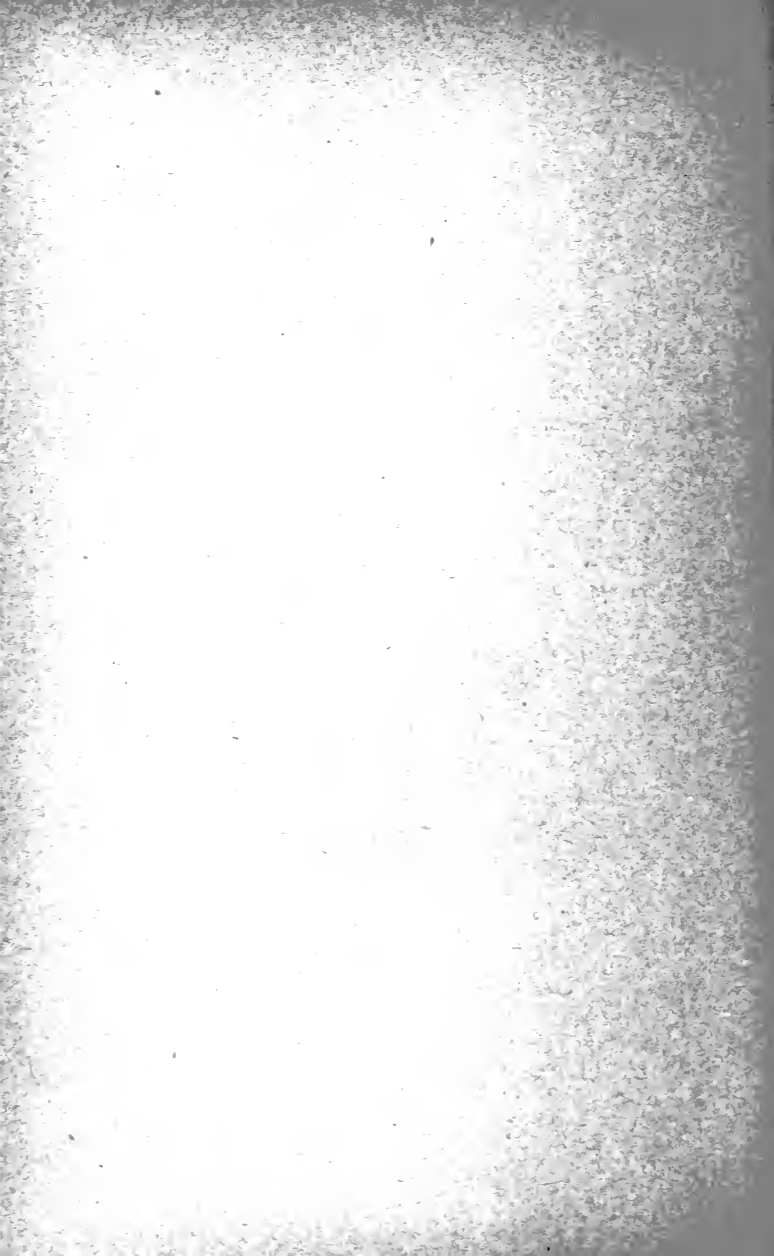
La viole d'amour expire en soupirant  
Vers l'ombre riche de caresses...

Sur tes genoux, ô Tristesse,  
Je pose mon front souffrant.



## Départie

*Garde que la dame soit réelle...*



**U**N soir grave est venu tout escorté d'étoiles,  
Un soir aux encens de songe et de printemps ;  
O douceur : la brume flottait comme des voiles  
Abandonnés par des vierges s'enfuyant :  
Des cygnes noirs striaient le crépuscule orange.  
Le vent embouchait des flûtes étranges,  
Lourdes de rosée et de miel odorant,  
Pareilles à des balles d'or passaient des abeilles...  
Et le soir m'a parlé de toi longtemps — à l'oreille.

Je ne sais plus pourquoi tu m'apparais si belle,  
Je ne sais plus pourquoi je t'aime :  
Je sais qu'une atmosphère ardente et mortelle  
T'enveloppe et te caresse et t'entraîne  
Vers mon amour semblable à de la haine.

Oh ! qu'est-elle auprès de toi, cette nuit qui médite  
Sous les ombrages inquiets de la sylve séculaire ?

Qu'est-ce encor l'aube pâle et charmante aux fenêtres  
De la maison triste qu'habite  
La rustique fille d'Agamemnon —  
Puisque voici ton front ?

Qu'est-ce, l'aurore parmi ses aigles rouges  
Irradiés au vertige des cieux ?  
A quoi bon ce parterre pourpré qui bruit et bouge  
Sous un jeune soleil merveilleux ?  
Puisque voici la splendeur de ta bouche.

Je ne sais plus pourquoi tu m'apparais si belle,  
Je ne sais même plus si tu es une femme ;  
Mais je t'aime, et j'aime cette ferveur mortelle,  
Cette fièvre  
Qui vient de tes yeux et de tes lèvres —  
Et qui vient de ton âme

Des golfes sacrés sommeillaient dans la neige,  
Là-bas au Nord ;  
Ils s'éveillent et tressaillent vers toi, les golfes de Norvège  
Car ils te veulent sur leurs bords ;  
Et les beaux lacs immaculés, les lacs très bleus  
Eteignent les fêtes de leurs ports

Et s'enténébrent envieux  
De l'ombre d'or de tes yeux.

J'ai vu des viornes fauves suspendues aux branches  
Des lilas nouveaux,  
J'ai vu les pommiers frissonner et des avalanches  
De fleurs roses illuminer leurs rameaux.  
Mais, depuis, j'ai vu la floraison pâle de tes seins  
Et leur bouton pareil à la fraise des bois...  
Loin de moi le souvenir des viornes lascives, plus loin  
La fleur des pommiers — puisque tes seins,  
Je les presse et je les bois.

Ne me parlez pas de la sylvie séculaire  
Si grande qu'on n'en sait pas la fin ;  
J'ignore désormais la naïade et son antre et de quel air  
Gracieux elle fie aux Aegyptans latins  
Les songes murmurés de sa source ;  
Mon âme est ailleurs et mon cœur repousse  
Tout cela qui mourut aux anciens jours ;  
Car l'Enfant passe printanière et désirante,  
L'Enfant s'offre comme une grenade rutilante  
Et j'ai cueilli ce fruit d'amour.

Mais je ne sais plus... Pourquoi est-elle belle ?  
Pourquoi repose-t-elle entré mes bras,  
Avec la langueur de sa chevelure dénouée,  
Et ses yeux de soie et sa bouche embaumée  
Et ces phrases balbutiées tout bas,  
Et toute cette extase mortelle ?

Mon enfant, brisons cette chaîne fleurie,  
Quittons-nous, emporte le calice en feu de notre rêve :  
Ce baiser qui brûlait sur nos bouches unies —  
Un astre de malheur à l'horizon se lève.

Enfuis-toi vers la nuit palpitante de soleils,  
Prends mon cœur avec le tien et donne-les à cette ombre  
Eblouissante de rayons bleus et de rayons vermeils  
Et qu'habitent des archanges sombres  
Moins beaux que toi.

Mais tu as peur d'aller *là-bas*... » Ton âme a froid  
Dis-tu, ton âme toute souffrante,  
Ton âme toute mourante  
Ne peut vivre qu'en se donnant  
Et si tu pars c'est malgré toi. »

Moi je reste, moi, que suis-je, te perdant ?...

Moi, mon âme est une aile qui traîne,

Moi mon âme est une feuille qui tremble...

Qu'importe ! je te vois : tu voles parmi l'haleine

Grisante des soirs parfumés — il semble

Que tu es la lune sur la pâleur des plaines

D'un pays habité par notre rêve ;

Il semble que tous les oiseaux du ciel t'entourent

Et t'enlèvent ;

Il semble que les collines de velours te préparent un trône,

Tu seras, *là-bas*, sous un dais murmurant d'yeuses,

L'Eternelle, la Silencieuse,

La Radieuse.





## Épilogue

*Je sens déjà sur mes lèvres  
La fraîcheur des cieux nouveaux.*



**M**ON âme, il semble que vous êtes un jardin :  
Nécropole aux corolles automnales d'un rêve  
— Oh ! vraiment, d'un vain et vieux rêve —  
Déclive vers les voix de mort qui se lèvent,  
Eparse en l'or sanglant d'un soir lointain,  
Mon âme, il semble que vous êtes un jardin.

Des fleurs folles de joie et des fleurs tristes  
Sont là, toutes pareilles à des souvenirs ;  
On dirait que quelqu'un viendra les cueillir...  
Mais non : l'on dirait que quelqu'un est venu qui fut triste,  
Et n'osa les cueillir.

Il n'est plus, depuis longtemps, le rire des lilas légers ;  
Jardin meurtri ! une eau d'ennui s'endort sous tes acacias  
Qui finissent de s'effeuiller,  
Et, là-bas, sous les saules maigres il y a  
Une eau plus morne où voguent des cygnes aveugles —  
Et les saules ont l'air d'être des mains d'aveugles...

La nuit monte belle et sombre comme un désir :  
Toutes les fleurs ont peur de mourir  
Car voici s'allumer l'Etoile noire — ô quelle Etoile ! —  
Car voici les regards flétris, les lèvres enfiévrées,  
La couronne dernière — dans la brume — et le voile  
De la Dame qui est passée...

Qu'ils se hâtent vers ces parterres pâles  
Tout le Nord, les nuées hagardes et l'ombre  
Et le gel et tes flèches hiémales,  
Neige, chasseresse aux cruels yeux pâles —  
Et que les voix de volupté soient des Vierges qui pleurent...

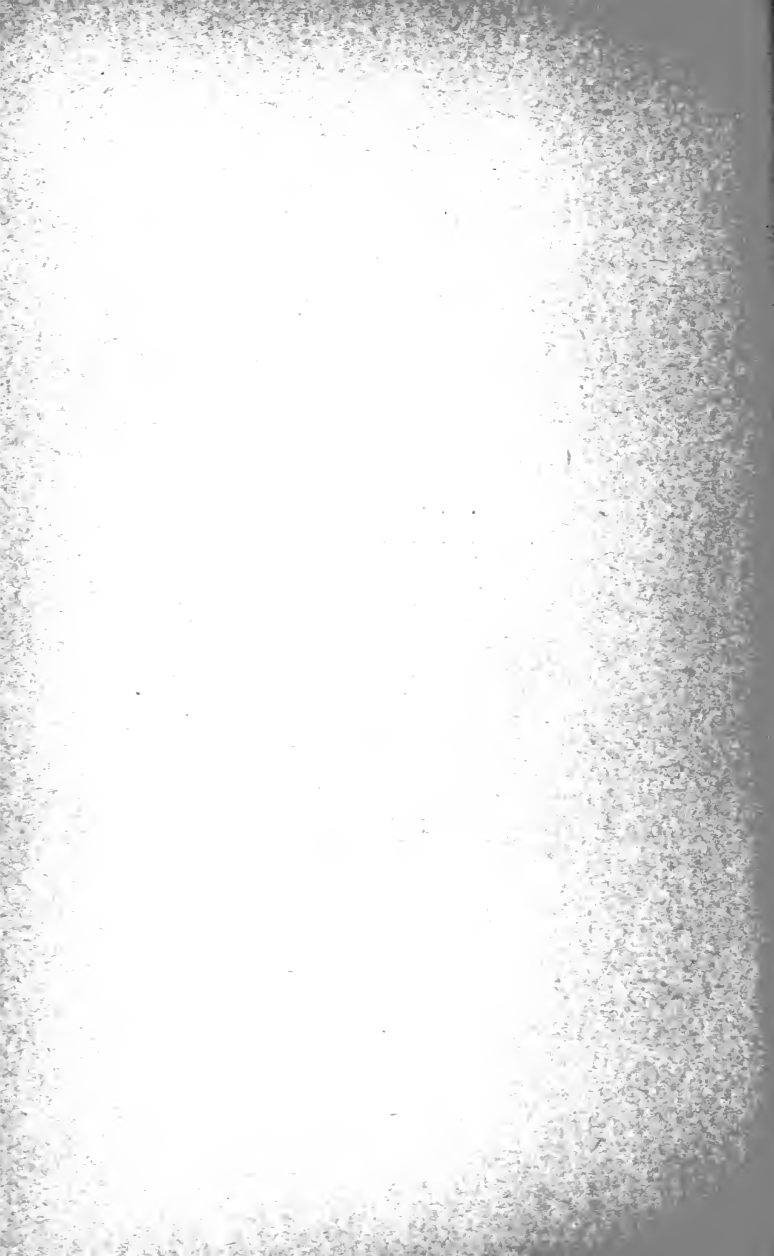
Pourtant, ô promesses d'un été d'héliotropes vers demain,  
Pourtant vous — vos cygnes et vos saules  
Et vos fleurs d'inquiétude où le vent se désole —  
Aux ors poignants d'un soir lointain,  
Mon âme, il semble que vous êtes un jardin.

Paris, avril 1891 — octobre 1892.

## TABLE

	Pages.
<i>Cloches dans la Nuit :</i>	
APOLOGUE . . . . .	7
Motifs. . . . .	13
Sillages . . . . .	15
En Dëshérence . . . . .	51
Le Rituel. . . . .	77
La Chanson de Nirvanâ . . . . .	91
<i>Une belle Dame passa :</i>	
NOTE . . . . .	107
PROLOGUE . . . . .	109
L'aventure . . . . .	115
Les chansons de l'aventurier . . . . .	127
Soir Trinitaire . . . . .	135
Paroles vers l'ombre. . . . .	151
A la tristesse . . . . .	165
Départie . . . . .	175
ÉPILOGUE . . . . .	183

---



# Catalogue Général

des

publications

de la

Société anonyme « LA PLUME »

*31, Rue Bonaparte, 31*

PARIS

OCTOBRE 1897

# Librairie :

## Bibliothèque Artistique & Littéraire



PREMIÈRE SÉRIE : (in-8<sup>o</sup> écu, simili japon ou simili hol.)

1. — **Paul Verlaine** : *Dédicaces*, poésies, portrait de l'auteur par F.-A. Cazals, grav. de Maurice Baud. (épuisé).
  2. — **Gaston et Jules Couturat** : *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunaïque, portraits par Raymond Lotthé..... (épuisé).
  3. — **Louis Dumur** : *Albert*, roman, portr. en phototypie, tir. à 500 ex. num. : 25 sur Japon impérial à 20 fr. ; 475 sur simili-jap. à..... 3 fr. »
  4. — **Ernest Raynaud** : *Les Cornes du Faune*, poésies, portr. en phototypie, tir. à 162 ex. num. : 12 sur Japon imp. à 20 fr. ; 150 sur simili holl. (rare). 5 fr. »
  5. — **Jacques Renaud** : *Le Fi Balouët*, nouvelles, portr. par L. de St-Etienne, tir. à 212 ex. num. : 12 sur Japon imp. à 20 fr. ; 200 sur sim.-Jap. (rare)..... 7 fr. »
  6. — **Fernand Clerget** : *Les Tourmentes*, poésies, portr. de l'auteur par R. Lotthé, tir. à 162 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 150 ex. simil. hol. à..... 3 fr. »
  7. — **Adolphe Retté** : *Thulé des Brumes*, légende moderne, prose, portr. de l'aut. gravé à l'eau-forte par H.-E. Meyer, tir. à 312 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 300 sim.-Jap. à..... 3 fr. »
  8. — **Edouard Dubus** : *Quand les Violons sont partis*, poésies, portr. de l'aut. par Maurice Baud, tir. à 162 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 150 sim.-hol..... (épuisé).
- Nous ne possédons plus que 2 exemplaires sur Japon.
9. — **Jean Jullien** : *La Vie sans lutte*, nouvelles, portr. de l'aut. par Maximilien Luce, tir. à 262 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 250 ex. sim.-Jap. à..... 3 fr. »



10. — **Adrien Remacle** : *La Passante* : roman d'une âme, frontispice à l'eau-forte de Odilon Redon, tir. à 420 ex. num. : 20 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 400 ex. sim. hol. à..... 3 fr. »
11. — **William Vogt** : *L'Altière Confession*, prose, portr. de l'aut. gravé à la pointe-sèche par Marcellin Desboutin, tir. à 262 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 250 ex. sim. jap. à..... 3 fr. »
12. — **Paul Vérola** : *Les Baisers Morts*, poésies, front. à l'eau-forte de Félicien Rops, tir. à 262 ex. num. : 12 sur Jap. imp. (*épuisés*) ; 250 sur sim. hol. (rares) à..... 5 fr. »
13. — **Albert Lantoine** : *Elisquah*, éthopée hébraïque, portrait de l'auteur par Côte-Darly, tiré à 307 ex. numérotés : 7 sur Japon à 10 fr. et 300 sur simili-hollande (rare)..... 3 fr. »
14. — **Jules Laloue** : *Le Clavecin*, poésies, tiré à 302 ex. numérotés, 2 sur japon (*épuisés*) : 300 sur simili-hollande à..... 3 fr. »
15. — **Emmanuel Signoret** : *Vers dorés*, 4 ex. sur Japon à 10 fr. et 400 ex. sur vélin fort, à..... 3 fr. »

DEUXIÈME SÉRIE : (in-16 jésus, vélin)

1. — **Henry Becque** : *Souvenirs d'un auteur dramatique*, un fort vol. 240 p..... 5 fr. »
2. — **Mathias Morhardt** : *Le Livre de Marguerite*, poème, pointe-sèche d'Alexandre Périer, 12 ex. sur Japon impérial à 20 fr. et 400 ex. vélin à..... 5 fr. »
3. — **Laurent Tailhade** : *Au Pays du Mufle*, édition complète, revue et considérablement augmentée, illustrée de quatorze compositions de Hermann Paul, 15 ex. Japon à 20 fr. ; 100 ex. Chine à 12 fr. ; 1.000 ex. vélin à..... 5 fr.
4. — **Paul Verlaine** : *Épigrammes*, poésies, frontispice de F.-A. Cazals, 20 ex. Japon impérial à 20 fr. ; 15 ex. sur Chine à 15 fr. ; 15 ex. sur hollandaise à 10 fr. ; 1.000 ex. vélin à..... 3 fr. 50
5. — **Emmanuel Signoret** : *Daphné*, poèmes, portrait par Alexandre Séon, 5 ex. Japon (*épuisés*), 2 ex. Chine à 12 fr. ; 500 ex. vélin à..... 3 fr. 50
6. — **Hugues Rebell** : *Union des Trois Aristocraties*, étude sociale, 10 ex. Hollande (*épuisés*), 1.000 ex. vélin à..... 2 fr. »
7. — **Adolphe Retté** : *L'Archipel en fleurs*, poèmes, portrait par Léo Gausson, tir. à 5 ex. japon (20 fr.), 5 ex. holl. (12 fr.), 550 ex. vélin d'Angoulême à..... 3 fr. 50
8. — **Paul Vérola** : *Horizons*, poèmes, portrait en héliog. tiré à 12 ex. japon avec deux tirages du frontispice (20 fr.) et 350 ex. vélin teinté à..... 3 fr. 50

9. — **Ernest Raynaud** : *Le Bocage*, poèmes, tirage à 405 ex. 5 sur japon (20 fr.), et 400 sur vélin à.... 3 fr. 50
10. — **Henri Mazel** : *Flottille dans le Golfe*, poèmes en prose, 10 ex. sur Japon Impérial à 20 fr. et 400 ex. vélin à..... 3 fr. »
11. — **Léon Riotor** : *Le Sceptique loyal*, complément du *Parabolain*, philosophie sociale..... 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage quelques exemplaires du format et du papier conformes à celui du *Parabolain*.

12. — **Paul Vérola** : *L'Ecole de l'Idéal*, comédie en 3 actes, en vers, représentée par le théâtre de l'Œuvre en 1895, 12 ex. japon à 20 fr., 400 ex. vélin à. 3 fr. »

Deuxième édition différant légèrement de la première.

13. — **Henri Mazel** : *En Cortège*, contes, 10 ex. sur japon à 20 fr. et 400 ex. vélin à ..... 3 fr. »
14. — **Dauphin Meunier** : *Bréviaire pour mes Dames*, poésies. 2 lith. d'Albert C. Sterner, 4 ex. japon à 20 fr. (épuisés). 46 ex. holl. à 6 fr. et 250 ex. vélin à..... 3 fr. 50
15. — **Henri Mazel** : *La Frise du Temple*, poèmes en prose, 10 ex. japon à 10 fr. et 350 ex. à..... 3 fr. »
16. — **Adolphe Retté** : *Similitudes*, dialogues libertaires, 5 ex. holl. à 10 fr. et 400 ex. vélin à.... 3 fr. 50
17. — **Gaston Dubreuilh** : *L'Ecole du Dilettante*, essai de philosophie critique sur la Musique..... 3 fr. 50
18. — **Charles Courtry** : *Boutet embêté par Courtry*, lettres familières en vers avec cent dessins de l'auteur, préface de Léon Maillard, 2 eaux fortes de Henri Boutet et couverture et une eau-forte de Charles Courtry ; 50 ex. japon avec 3 états de chacune des planches (épuisés), 350 ex. vélin français à..... 7 fr. 50

Edition de grand luxe sortant des presses de la maison Chamerot et Renouard. (V. le n° 25 plus loin, même série).

19. — **Adolphe Retté** : *La Forêt bruissante*, poèmes, 4 ex. sur japon à 12 fr. et 1.000 ex. vélin d'Angoulême à..... 3 fr. 50
20. — **Johannès Gravier** : *Simon Deutz*, drame historique en 8 tableaux, précédé d'un manifeste littéraire. Nombreuses illustrations d'après des estampes de la Bibliothèque Nationale. Tirage à 12 ex. sur hollandaise à 12 fr. : 300 vélin à..... 4 fr. »
21. — **Charles Ténib** : *Les Amours errantes*, poésies. 2 ex. japon hors commerce et 350 ex. ord..... 3 fr. 50
22. — **Maurice du Plessys** : *Etudes Lyriques*, poèmes, 6 ex. japon, 12 fr. et 750 ex. ord. à..... 3 fr. 50

23. — **Paul Verlaine** : *Chair*, dernières poésies, frontispice de Félicien Rops, 12 ex. sur japon avec 2 tirages du frontispice, 6 fr. (*épuisés*). mille ex. vélin d'Angoulême à..... 2 fr. »

Cette première édition est sur le point d'être épuisée.

24. — **Gustave Randonne** : *Les Rêves fols*, 350 ex. sur vélin à..... 3 fr. »
25. — **H. Devillers et Henri Boutet** : *Echange de Cartes*, impressions de Bretagne et de Paris. Préface de François Coppée, de l'Académie Française. Dix pointes sèches de Henri Boutet. Tirage à 50 ex. sur japon (contenant chacun 2 états de chacune des pointes sèches et deux des cartes manuscrites qui ont été échangées par les auteurs : prix 30 fr. et trois cent cinquante ex. sur vélin français Prix. 10 fr. »
26. — **A. Retté** : *Aspects*, essai de critique littéraire et sociale, 1 fort vol..... 3 fr. 50
27. — **Albert Boissière** : *L'Illusoire Aventure*, vers, 10 ex. japon à 20 fr. et 350 ex. vélin à..... 3 fr. 50
28. — **Michel Abadie** : *Les Voix de la Montagne*, poésies, 25 ex. hollandaise à 10 fr. et 350 ex. vélin à. 3 fr. 50

TROISIÈME SÉRIE : (in-8° jésus, vélin ou simili hol.)

1. — **Jean Moréas** : *Eriphyle*, poème suivi de quatre sylves, 25 ex. Japon à 10 fr. 10 ex. chine à 8 fr. 10 ex. Wathman à 7 fr. et 650 ex. simili-hol. à. 3 fr. »
2. — **Félix Régamey** : *Le Cahier rose de Madame Chrysanthème*, Ill. de l'auteur). 12 ex. japon avec au faux-titre une aquarelle orig. (20 fr.), 10 ex. Chine, avec un dessin original à l'encre de Chine (15 fr.), 10 ex. Hollande avec double état du front. (12 fr.) et ex. ord. à..... 3 fr. »
3. — **Raymond de la Tailhède** : *De la Métamorphose des Fontaines*, poème suivi des Odes et des Sonnets, fleurons d'après l'antique, tirage à 1 ex, parchemin (hors commerce), 25 ex. japon (20 fr.), 5 ex. chine (15 fr.) et 650 ex. sur vélin glacé à..... 4 fr. »
4. — **Edmond Rocher** : *La Chanson des Yeux Verts*, poèmes illustrés. Glose de Paul Redonnel. Tirage à 10 ex. japon à 20 fr. avec une aquarelle originale au faux-titre et 350 ex. vélin d'Angoulême à..... 5 fr. »
5. — **Hugues Rebell** : *La Clef de Saint Pierre*, ballet; ill. en couleurs de A. Detouche, A. des Gachons, A. Rassenfosse, J. Sattler et Ulm, 20 ex. hollandaise à 12 fr. et 500 vélin à..... 5 fr. »

(NOTE : *Le Bocage*, *l'Union des Trois Aristocraties*, *Eriphyle*, *Etudes Lyriques* et *La Métamorphose des Fontaines*, sont estampillés de la Minerve, sceau de l'Ecole Romane française.)

**Le Tombeau de Charles Baudelaire.** Tirage strictement limité au nombre des souscripteurs. 30 ex. sur japon à 50 fr. ; 15 ex. sur Chine à 40 fr. et 200 vélin d'Angoulême à 15 fr. »

(Ce volume comporte un frontispice de Félicien Rops, un portrait inédit de Baudelaire et une page de dessins du même, une remarquable étude sur les *Variantes* de l'œuvre de Charles Baudelaire par le prince Alexandre Ourousof, des poèmes et proses inédits des Maîtres de la littérature contemporaine et tous les poèmes interdits, rares et inédits de Charles Baudelaire. Il nous reste quelques exemplaires).

SÉRIE DÉFINITIVE : (format 0.183 sur 0.125)

- |  |          |
|--|----------|
| 1. — <b>Adolphe Retté</b> : <i>Promenades subversives</i> , sociologie critique, 4 ex. hollandaise à 8 fr., 1.000 ex. vélin, à.....  | 1 fr. »  |
| 2. — <b>Jean Moréas</b> : <i>Les Cantilènes</i> , poésies, tir. à 10 ex. japon ornés d'une reliure spéciale de Pierre Roche, à 50 fr. (épuisés) et 1.000 ord. à.....   | 3 fr. 50 |
| 3. — <b>André Veidaux</b> : <i>Véhémentement</i> , poésies, avec un portrait de l'auteur par Duclos, 4 ex. sur japon à 7 fr. 50 et 350 ex. vélin d'Angoulême.....  | 3 fr. »  |
| 4. — <b>René Boylesve</b> : <i>Les Bains de Bade</i> , petit roman d'aventures galantes et morales, frontispice de R. Fougeray du Coudray, 5 ex. sur chine (épuisés) à 12 fr., 10 ex. holl. (épuisés) à 10 fr. et 500 ex. vélin d'Angoulême à..... | 3 fr. »  |
| 5. — <b>G. de Raulin</b> : <i>Owanga</i> , roman de mœurs exotiques, couverture en couleurs de Léon Lebègue..  | 3 fr. 50 |
| 6. — <b>Jacques Ballieu</b> : <i>Le Rituel</i> , poésies.....  | 3 fr. 50 |
| 7. — <b>Georges Roussel</b> : <i>A l'Essai</i> , nouvelles.....  | 2 fr. »  |
| 8. — <b>Adolphe Retté</b> : <i>Campagne Première</i> , poésies.  | 3 fr. 50 |
| 9. — <b>E. Raynaud</b> : <i>Le Signe</i> , poésies.....  | 3 fr. 50 |
| 10. — <b>Etienne Pagés-Lechesne</b> : <i>Autour du Cœur</i> , roman.....   | 3 fr. »  |
| 16. — <b>A. D. Bancel</b> : <i>Le Coopératisme devant les écoles sociales</i> ; préface de Jean Grave, tiré à 503 ex. trois sur japon (hors commerce) et 500 ordinaires à.....   | 1 fr. 50 |

Il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires.

- |   |          |
|---|----------|
| 17. — <b>André Veidaux</b> : <i>La Chose filiale</i> , pièce en prose (1 <sup>re</sup> partie d'une tétralogie : La Famille...) | 3 fr. 50 |
| 18. — <b>Albert Lantoin</b> : <i>Les Mascouillat</i> , roman....  | 3 fr. 50 |
| 19 à 21. — <b>Henry Becque</b> : <i>Théâtre Complet</i> , 3 vol. chacun.....  | 3 fr. 50 |
| 22. — <b>Jean Moréas</b> : <i>Le Pèlerin Passionné</i> , poésies  | 3 fr. 50 |

SOUS PRESSE :

- Adolphe Retté** : *Œuvres complètes*, tomes I et II.  
 — — *Treize idylles diaboliques*.  
**Jean Moréas** : *L'Histoire de Jean de Paris*, roman.  
**Emile Blémont** : *Mariage pour rire*, comédie en un acte en vers, illust., noir et coul. de Emil Causé.

Bibliothèque de « La Plume »

- Jules Alby** : *La Glèbe* (Etudes vraies), poésies, 25 illustrations, tirage à 4 ex. japon (*épuisés*) et 500 ex. ordinaires à..... 3 fr. 50  
**Paul Arden** : *Vieilles Amours*, roman..... 3 fr. 50  
**Auguste Barrau** : *Vierge il l'a laissée*, proses, couverture en couleurs et croquis de l'auteur ; ill. de V. Richard, G. Scheul, Pol Noël et Paul Gagnot, un vol. papier simili-japon..... 3 fr. »  
**Claude Berton** : *Défunt Grand-Papa*, comédie en 3 actes, en prose, représentée sur la scène du Théâtre-Libre, saison 1895 ; couv. illustrée de H.-G. Ibels..... 3 fr. »  
**Rémy Broustaille** : *Poésies de becs de gaz (hors commerce)*.  
 DU MÊME : *Bizarres*, proses et vers, un fort vol. in-18 jésus, avec portrait..... 3 fr. 50  
**Joseph Canquetau** : *Chansons*, préface d'Aurélien Scholl, couverture en couleurs de Gaston Noury, dessins dans le texte et hors texte, de Fernand Fau, Léon Lebègue, et Gaston Noury, un beau volume in-18 sur simili-hollande à..... 3 fr. »  
**Jean Carrère** : *Premières Poésies*, (Poésies complètes), un vol. in-18 jésus..... 3 fr. »  
*Il a été tiré de cet ouvrage 12 ex. Hollande à grandes marges avec pointe-sèche frontispice en deux états par Léon Lebègue, le vol.....* 12 fr. »  
**F.-A. Cazals** : *Iconographie de Laurent Tailhade*, 12 dessins originaux avec préface inédite de Stéphane Mallarmé, in-4<sup>o</sup> couronne 10 ex. Japon (*épuisés*) ; 10 ex. hollandaise à 6 fr. ; 100 ex. Chine à..... 3 fr. 50  
**Vicomte de Colleville** : *Ephémères*, poésies, préfaces de Paul Verlaine et de Léon Deschamps, un vol. in-12, simili-hol. avec portrait..... 3 fr. »  
**S. Delaville** : *Etude critique sur Félicien Champsaur*, plaquette ornée d'un portrait en simili-gravure par F. Rops..... 1<sup>1</sup>/<sub>2</sub> fr. »  
**Jean Delville** : *Le Frisson du Sphinx*, poésies..... 3<sup>2</sup>/<sub>2</sub> fr. 50  
**Georges Docquois** : *Le Congrès des Poètes*, avec un portrait de Paul Verlaine par F.-A. Cazals, in-16 gr. jésus..... 3 fr. »

Le n° de *La Plume* consacré à Paul Verlaine contient le 2<sup>nd</sup> Congrès des Poètes et complète le volume ci-dessus.

<b>Léon Durocher</b> : <i>La Marmite enchantée</i> , comédie en un acte, en vers, une plaq. ....	1 fr. »
<b>Du MÊME</b> : <i>Le Rameau d'Or</i> , poème musicomachique, ill. par Vignola, une plaq. ....	0 fr. 50
<b>Du MÊME</b> : <i>La Légende du baron de Saint-Amand</i> , illust. de Léon Lebègue, une plaquette. ....	0 fr. 50
<b>Henri Erasme</b> : <i>Ode à Emmanuel Signoret</i> , une plaquette. ....	0 fr. 50
<b>Aristide Estienne</b> : <i>Bréviaire du Cœur</i> , poésies, préf. de Léon Deschamps, front. de Andhré des Gachons, in-12, sim. hol. tir. à 250 ex. ; l'ex. ....	3 fr. »
<b>Jacques des Gachons</b> : <i>L'Art décoratif aux Salons de 1895</i> (front. de Andhré des Gachons) in-8 raisin..	1 fr. »
<b>Alfred Gauche</b> : <i>Au Seuil des Paradis</i> , poésies, front. à l'eau-forte par Georges Griveau, format album, tir. à 300 ex. sim. hol. ....	3 fr. »
<i>(Il a été tiré 4 ex. Japon non mis dans le commerce).</i>	
<b>André Ibels</b> : <i>Chansons colorées</i> , poésies, avec une couverture en lithog. de H.-G. Ibels. ....	2 fr. »
<i>Il a été tiré 25 ex. Japon à</i> .....	6 fr. »
<b>Du MÊME</b> : <i>Ode à Emmanuel Signoret</i> , avec un portrait de E. Signoret par H.-G. Ibels, une plaq. ...	0 fr. 50
<b>Jean Jullien</b> : <i>L'Echéance</i> , comédie en 1 acte, en prose .....	1 fr. »
<b>Pierre Lamarche</b> : <i>Cousins et Cousines</i> , roman, un beau vol. in-18 Jésus illustré par Jules Sylvestre, Grasset, Lebègue, E. Rocher, Félix Régamey, etc.	3 fr. 50
<b>Du MÊME</b> : <i>Le Roturier de Pierrepont</i> , drame en 5 actes, en prose, in-8 carré .....	2 fr. »
<b>Madeline Lépine</b> : <i>La Bien-Aimée</i> , poésies, avec une préface de Léon Deschamps, éd. d'am. ....	3 fr. »
<b>Georges de Lys</b> : <i>Le Pardon</i> , 1 acte en vers, 5 ex. japon à 5 fr., 250 simili hol. à. ....	1 fr. 50
<b>Léon Maillard</b> : <i>La Lutte Idéale</i> (Les Soirs de « La Plume »), préface d'Aurélien Scholl, cent port. divers par A. Brière, P. Balluriau. E. Bourdelle, F.-A. Cazals, Chide-Albert, F. Fau, Heidbrinck, L. Lebègue, E. Rousseau. A. Sèon, A. Trachsel et R. Vallin, in-18. ....	2 fr. »
<b>Jules de Marthold</b> : <i>La Grande Blonde</i> , drame en un acte, en prose. simili-hollande. ....	1 fr. 50
<b>Du MÊME</b> : <i>Pierrot Municipal</i> , comédie en un acte, en vers, 150 ex. sur simili-hollande. ....	1 fr. 50
<b>Gabriel Martin</b> : <i>Pa-Hos et Zu'ella</i> , légende en vers, ex. sur parchemin (150 fr.), Jap. (20 fr.), hol. (10 fr.), sim. hol. ....	3 fr. »
<b>Stuart Merrill</b> : <i>Les Fastes</i> , poésies, un beau volume in-16 raisin, simili-hollande. ....	3 fr. »
<b>Mathias Morhardt</b> : <i>Hénor</i> , poèmes, in-18 Jésus. ....	3 fr. 50

<b>L'Ouvreuse du Cirque d'Eté</b> : <i>Rythmes et Rires</i> (l'Année musicale) un vol. in-18 jésus.....	3 fr. 50
<i>Il a été tiré 4 ex. japon à 20 fr.</i> .....	(épuisés)
<b>Paul Paillette</b> : <i>Tablettes d'un Lézard</i> , un beau vol. in-16 jésus, relié, orné, d'un portrait de l'auteur (en lithog.), recueil de toutes les pièces dites par l'auteur aux soirées de <i>La Plume</i> .....	4 fr. »
<b>Louis Raymond</b> : <i>Le Livre d'Heures du Souvenir</i> , vers, 5 ex. japon à 8 fr. ; 10 ex. holl. à 6 fr. et 100 ex. vélin à.....	2 fr. »
<b>Paul Redonnel</b> : <i>Les Chansons Eternelles</i> , un vol. in-8°, pap. couleur 25 fr. hollandaise 10 fr. et ordinaire	3 fr. 50
DU MÊME : <i>Liminaires</i> , vers. vol. in-16 carré de 158 pages, tiré à 2 ex. sur papier rose (hors commerce) 25 ex sur holl. à 10 fr. et 389 ex. (rare) à.	2 fr. »
<b>Adolphe Retté</b> : <i>Paradoxe sur l'Amour</i> , front. à l'eau-forte de H.-E. Meyer, plaq. de luxe sim. hol. tir. à 146 ex. (hors-commerce).....	(épuisé).
DU MÊME : <i>Réflexions sur l'Anarchie</i> , une plaq. ....	(épuisé).
<b>Léon Riotor</b> : <i>Le Pécheur d'Anguilles</i> , poème légende d'après un lied et avec un frontispice de Georges de Feure, tir. à 4 ex. Japon (épuisés) et 150 sur simili-holl., éd. d'amateur.....	2 fr. »
DU MÊME : <i>Le Parabolain</i> , in-8 écu, simili-holl. fleurons de Grasset.....	2 fr. »
DU MÊME : <i>Deux Nomarques de lettres</i> , (Cladel et Barbey) in-24 jésus.....	2 fr. »
DU MÊME (en collaboration avec Ernest Raynaud) : <i>Noce Bourgeoise</i> , comédie en un acte, en prose, in-12 allongé, papier vergé soufflé, tiré à 97 ex..	1 fr. »
DU MÊME : <i>Fidélia</i> , poèmes. Tirage à 110 ex. Dix-sept sur Hollande à 6 fr. ; quarante trois sur vélin à 4 fr. ; cinquante sur papier pelure bise à...	3 fr. »
<b>Achille Segard</b> : <i>Hymnes Profanes</i> , poésies, in-8 écu, papier simili-holl. à.....	3 fr. »
<b>Léopold Selme</b> : <i>Déroute</i> , vers, vol. tiré à 100 ex. simili-hollandaise à.....	2 fr. »
<b>Voltaire</b> : <i>Candide</i> , superbe édition de luxe, 122 p. in-4° (30 sur 40) sur vélin, 150 dessins à la plume de R. Petrucci, tiré à 150 ex. numérotés et signés, le volume.....	15 fr. »

#### NOTES POUR DEMAIN :

1. — *Andhré des Gachons*, par Léon Maillard, J.-L. Croze et Marcel Blanchédieu, 1 plaquette de luxe avec trois compositions de Andhré des Gachons et un portrait en phototypie..... (épuisé).
  2. — *H.-G. Ibels*, par Charles Saunier, 1 plaquette de luxe avec 7 dessins de Ibels et un portrait par H. Toulouse-Lautrec..... (épuisé).
- Il a été tiré de cet ouvrage 15 ex. sur Japon à*

*grandes marges, avec un dessin original encarté.  
(Épuisé).*

*Cette collection sera continuée.*

- Jules Valadon**, par Yvanhoé Rambosson, avec la reproduction de deux tableaux de Valadon et un portrait par Henner, 12 ex. japon à 5 fr. et 200 vélin à..... 1 fr. 50.
- La Fin de la Vie** : Dix-sept statuettes d'Henri Bouillon, par Yvanhoé Rambosson. Vingt-sept illustrations et portrait de Henri Bouillon, 3 ex. chine (épuisés) 12 japon à 6 fr. et 500 à..... 2 fr. »

## ALBUMS ILLUSTRÉS ET LIVRES DE LUXE

- Hermann Paul** : *La Vie de Monsieur Quelconque*, 10 lith. sur Chine volant, couv. (épuisé)..... 50 fr. »
- *La Vie de Madame Quelconque*, 10 lith. sur Chine volant, couv. (97 ex. num.)..... 20 fr. »
- *Images pour les Demoiselles*, 10 lith. sur beau vélin, sous couverture..... 20 fr. »
- Chacun de ces albums est tiré à 100 ex. numérotés, plus un tirage à 5 ex. sur Japon avec une suite sur Chine, souscrits par LA PLUME.*
- Georges de Feure**. *Sous les Cieux brouillés*, album de 10 lith. en couleurs (44 sur 64) préface de G. Rodenbach, tirage à 20 ex. numérotés et signés sur vieux japon, l'album (4 planches ont déjà paru)..... 100 fr. »

(La souscription est payable 40 fr. par épreuve, après la livraison).

## AFFICHES DU « SALON DES CENT »

(Nous poursuivons la publication d'un album qui comprendra : 50 affiches des maîtres du genre. Parution : une par mois. Format : 112 colombier. Prix : ép. avant-lettre sur Japon, signée à la main 10 fr. — sur papier couché 5 fr. ; affiche définitive avec lettre : 2 fr. 50. Les souscripteurs à la série paieront 8 fr. les japon, 4 fr. les papier couché et 2 fr. les ordinaire, payable par trois affiches et d'avance. Affiches parues :

1. — **H.-G. Ibels** : *Le Premier Salon des Cent*, (5 couleurs)..... (épuisée)
2. — **Eugène Grasset** : *Exposition Grasset* (5 couleurs)..... —
3. — **Gaston Noury** : *Troisième Salon des Cent* (5 couleurs) ..... —
4. — **Jossot** : *Exposition de Boulogne-sur-Mer* (4 couleurs) ..... —



5. — **G. de Feure** : *Cinquième Salon des Cent* (6 coul.)
6. — **Richard Ranft** : *Exposition R. Ranft* (4 coul.)
7. — **F.-A. Cazals** : *Septième Salon des Cent* (4 couleurs) ..... (épuisée)
8. — **Edmond Rocher** : *Exposition d'ensemble*, (en bistre).
9. — **Gaston Roulet** : *Exposition de son œuvre*, (4 couleurs) ..... (épuisée)
10. — **P. Charbonnier** : *Dixième Salon des Cent* (6 couleurs).
11. — **Henri Boutet** : *Exposition de son Œuvre* (col. en haut.) 3 couleurs.
12. — **Léon Lebègue** : *Treizième Exposition* 1|2 col. en lar.
13. — **Fernand Fau** : *Quatorzième Exposition* 1|2 col. 4 coul.
14. — **Ch. Lapière** : *Exposition des Originaux du « Fin de Siècle »* lith. 4 coul.
15. — **H. de Toulouse-Lautrec** : *Exposition internationale d'Affiches*, lith. 7 coul.
16. — **André des Gachons** : *Exposition de son œuvre*, 5 coul. coloris au patron.
17. — **Paul Berthon** : *XVII<sup>e</sup> Exp.* 5 coul. coloris au patron.
18. — **Hermann Paul** : *Exposition d'ensemble*, lith. 4 coul.
19. — **A. Rassenfosse** : *Exposition d'ensemble*, lith. 4 coul.
20. — **A. Mucha** : *Exposition d'ensemble*, lith. 5 coul.
21. — **H. de Toulouse-Lautrec** : *Elles*, Exposition de lith.
22. — **Pierre Roche** : *Exposition d'ensemble*, 1<sup>er</sup> essai d'affiche églomisée.
23. — **Henry Detouche** : *XXII<sup>e</sup> Exposition d'ensemble*, lith. 4 couleurs.
24. — **Pierre Bonnard** : *XXIII<sup>e</sup> Exposition d'ensemble*, lith. 4 couleurs.
25. — **A. Rassenfosse** : *Exposition d'estampes*, lith., en large.
26. — **Andrew Kay Womrath** : *XXV<sup>e</sup> Exposition d'ensemble* coloris au patron.
27. — **Alphonse Lévy** : *Exposition de son œuvre*, lith.
28. — **A. Willette** : *XXVI<sup>e</sup> Exposition d'ensemble*, lith.
29. — **Louis Rhead** : *Exposition de son œuvre*, lith.
30. — **Henri Bouillon** : *Exposition de son œuvre*, affiche églomisée.
31. — **A. Mucha** : *Exposition de son œuvre*, lith. 5 coul.
32. — **P.H. Lobel** : *XXXI<sup>me</sup> Exposition d'ensemble*, lith. 4 coul.

ASSORTIMENT COMPLET D'AFFICHES ARTISTIQUES, GROS ET DÉTAIL.  
DEMANDER LE CATALOGUE DÉTAILLÉ.

## ESTAMPES PUBLIÉES PAR « LA PLUME »

- Henri Boutet** : Eaux-fortes et pointes-sèches à prix divers.  
**M. Desboutin** : *Portrait de Puvis de Chavannes*, (12 sur 12) pointe-sèche, tir. sur hollande à petit nombre, l'ex. .... 1 fr. 25.

<b>Georges de Feure</b> : <i>Invitation au banquet Desboutin</i> (21 sur 26) lith.....	1 fr. 50
<b>André des Gachons</b> : <i>Le Page</i> , miniature en couleurs rehaussée d'or, 50 ép. à.....	5 fr. »
<b>André Gill</b> : <i>Le Printemps</i> , grande eau-forte, bistre ou noir.....	5 fr. »
<b>Alphonse Lévy</b> . <i>Le Lamden</i> (21 sur 26) lith. originale.	3 fr. »
<b>P. H. Lobel</b> : <i>Fleuretage</i> lithog. originalc.....	3 fr. »
<b>Louis Malteste</b> : Vingt lithog. de formats et de prix différents.	
<b>Alph. Mucha</b> : <i>Le Carillon de Pâques réveillant la nature</i> (21 sur 30) estampe en couleurs retouchée par l'artiste, tir. à 50 ex.....	25 fr. »
<b>Richard Ranft</b> : <i>La Sévillane</i> , grande eau-forte en couleurs, tirage à 30 ex. signés par l'artiste, l'ex..	40 fr. »
<b>Armand Rassenfosse</b> : Eaux-fortes et pointes-sèches à prix divers.	
<b>Félicien Rops</b> : <i>Parallélisme</i> , eau-forte en couleurs, signée, (19 sur 28 de dessin) holl. à grandes mar- ges, tir. à 100 ex. l'ép.....	20 fr. »
— <i>Les Baisers Morts</i> , eau-forte, tir. sur japon....	15 fr. »
<b>H. de Toulouse-Lautrec</b> : <i>Intérieur de bar anglais</i> , grande lith. en couleurs, tir. à 50 ex. l'ép.....	10 fr. »
<b>Jules Valadon</b> : <i>Etude de femme</i> , lithog. tir. à 30 ex. l'ép.....	5 fr. »



Grand assortiment de toutes estampes et originaux des maîtres contemporains : **Willette, Grasset, Chéret, Mucha, Valloton, Steinlen, Roedel, Luce, Pissarro, Jossot, Ibels, Henry de Groux, Valère Bernard, Gausson, Eugène Delattre, Henri Delavallée, Maurice Denis, F. Rops** etc. etc.

# Galleries de « La Plume »

31, Rue Bonaparte, PARIS.

EXPOSITION PERMANENTE DU



(Réduction d'une affiche de MUCHA (n° 20) pour le Salon des Cent).

*Peinture, Sculpture, Gravure, Objets d'art.*

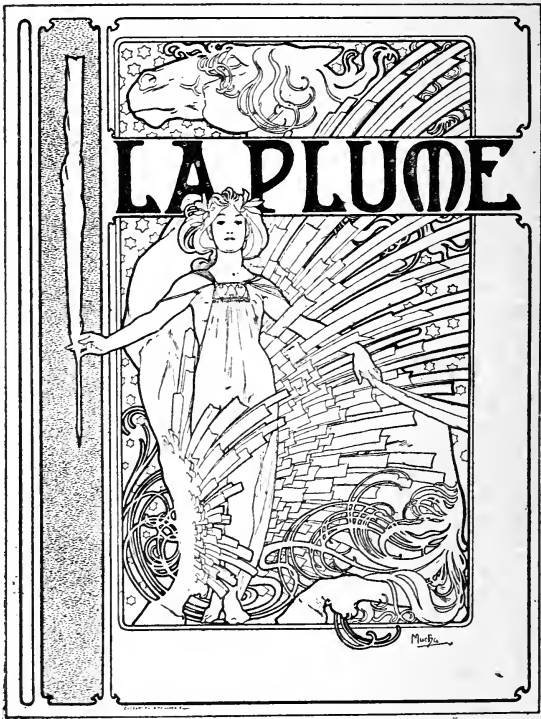
**Entrée 0 fr. 50, libre pour les abonnés à la revue LA PLUME**

Tout ce qui est nouveau en

LITTÉRATURE, ART, SOCIOLOGIE

paraît dans

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS.



Secrétaire de la Rédaction : PAUL REDONNEL.

Revue in-8 jésus illustrée paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois en fascicules de 32 pages sous couverture en couleurs.

*Collaborateurs* : HENRY BECQUE, JEAN MORÉAS, ADOLPHE RETTÉ, LOUIS DE SAINT-JACQUES, RAYMOND DE LA TAILHÈDE, MAURICE DU PLESSYS, SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER, JEAN VIOLLIS, MICHEL ABADIE, HENRY DEGRON, VADIUS, FÉLIX RÉGAMEY, E. SIGNORET, etc. pour le texte ; E. GRASSET, WILLETTE, MUCHA, BOUTET, DES GACHONS, LAUTREC, F. ROPS, HERMANN PAUL, A. RASSENFOSSÉ, pour les illust. etc.

*Abonnements* : édition luxe, japon : 60 fr., vélin : 25 fr., ordinaire : 12 fr. Le n<sup>o</sup> 0.60 centimes. Etranger : frais de poste en sus. Sp. franco.

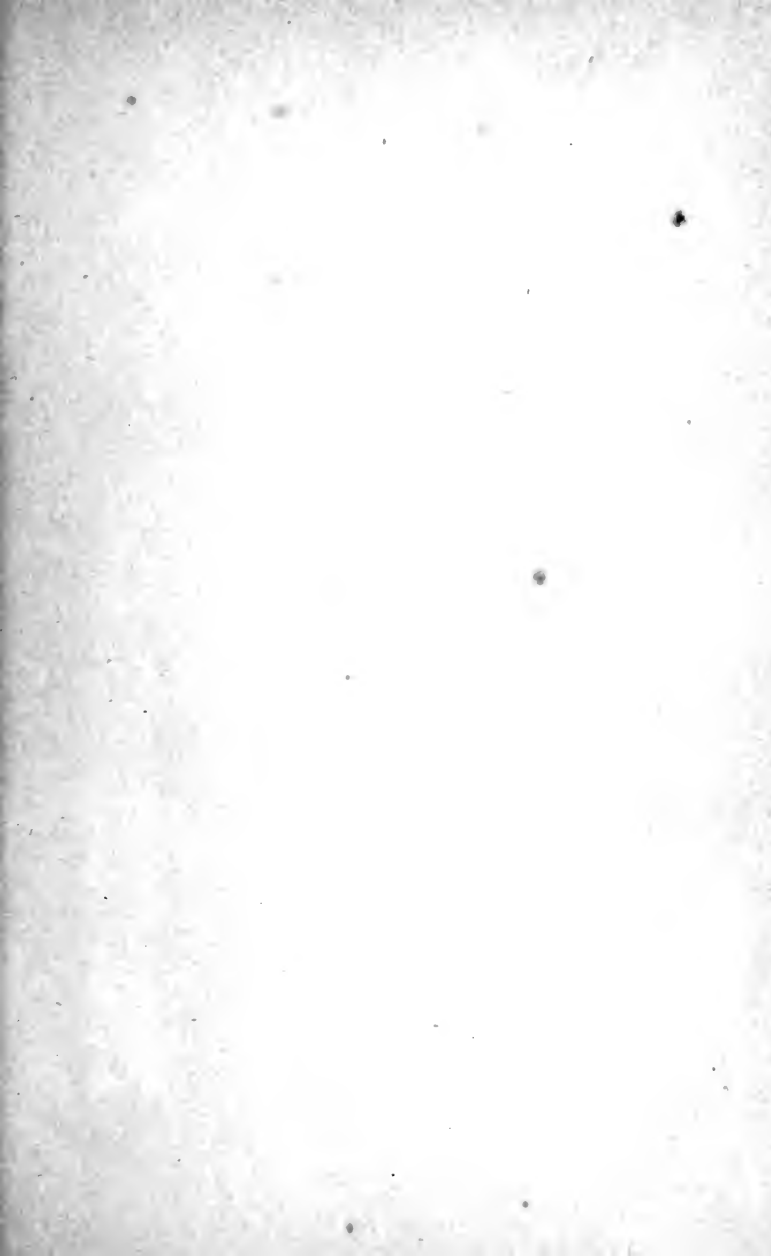
*Chacune des neuf années parues, en volume broché : 20 fr.*

# Numéros exceptionnels publiés par *La Plume*

DEPUIS AVRIL 1880 :

Nos		
5.	— Le Chat-Noir.....	(épuisé)
8.	— L'Idéalisme.....	—
10.	— Les Modernes.....	—
12.	— Les Normands.....	0 fr. 75
14.	— Les Lyriques.....	0 fr. 75
16.	— Les Réalistes.....	(épuisé)
18.	— Le « Gaulois ».....	0 fr. 75
34.	— Les Décadents.....	(épuisé)
35.	— Les Catholiques-Mystiques.....	—
41.	— Le Symbolisme.....	—
43.	— Le Cabaret du Mirliton.....	—
47.	— L'Éthique de Maurice Barrès.....	1 fr. 25
49.	— La Littérature Socialiste.....	1 fr. »
52.	— Les Jeune-Belgique.....	1 fr. »
53.	— Les Félibres.....	1 fr. 25
57.	— Les Peintres Novateurs.....	(épuisé)
58.	— Le Livre Moderne.....	1 fr. »
61.	— La Chanson Moderne.....	(épuisé)
63.	— Les Bretons de France.....	1 fr. »
65.	— Les Etrennes littéraires.....	0 fr. 75
66.	— Les Parisiens de Paris.....	1 fr. 50
72.	— La Chanson populaire au Japon.....	(épuisé)
74.	— Le Jargon de Maître F. Villon.....	—
76.	— Les Soirées de <i>La Plume, cent portraits</i> .....	1 fr. 50
78.	— La Magie.....	(épuisé)
80.	— Léon Cladel.....	1 fr. »
82.	— La Pantomime.....	1 fr. »
84.	— L'Odéon.....	1 fr. »
93.	— Les Poitevins.....	1 fr. »
95.	— Les Condamnés de la Neuvième Chambre.....	1 fr. 25
97.	— L'Anarchisme.....	1 fr. »
99.	— La Chanson classique.....	1 fr. »
102.	— Hommage à Victor Hugo.....	1 fr. 25
108.	— L'Art et la Femme au Japon.....	1 fr. 50
110.	— L'Affiche illustrée.....	(épuisé)
117.	— Les Bretons de Bretagne.....	1 fr. »
122.	— Eugène Grasset, <i>104 repr. d'œuvres du maître</i> .....	5 fr. »
124.	— L'Aristocratie.....	1 fr. »
132.	— Le Congrès des Poètes (94).....	1 fr. 50
138.	— Puvis de Chavannes, <i>46 repr. d'œuv. du maître id. avec portrait hors texte</i> .....	1 fr. » 2 fr. »
146.	— Henri Boutet, <i>163 illustrations dans le texte</i> .....	1 fr. 50
153.	— L'Art Limousin.....	1 fr. »
155.	— L'Affiche internationale illustrée.....	(épuisé)
157.	— L'École lorraine d'art décoratif.....	1 fr. »
159.	— André des Gachons, <i>60 dessins et 1 miniature en 12 couleurs</i> .....	1 fr. 50
163-164.	— Paul Verlaine, <i>œuvre posthume inédite et iconographie 92 pages, cinquante illust.</i> .....	2 fr. »
169-170.	— Les Salons de 1896.....	1 fr. 20
172.	— Félicien Rops, <i>144 pages, 150 illustrations</i> .....	5 fr. »
188.	— Jules Valadon.....	0 fr. 60
194.	— Les Salons de 1897.....	0 fr. 60
197.	— Alphonse Mucha, <i>80 pages, 100 ill.</i> .....	3 fr. 50











La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

P.E. 210

DEC 4 1971

UNIVERSITY OF OTTAWA



CE PQ 2386  
.R5 1898 V001  
COO RETTE, ADOLP OEUVRES COMP  
ACC# 1226189

